

# LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES  
N°6 - JANVIER / FÉVRIER 2014



## MILCD

PAS DE FUMÉE SANS FEU

DRAGON NOIR | TRIO TALWEG |  
30 ANS DE HIP HOP EN BELGIQUE |  
ON JUGE MIEUX LA MUSIQUE SANS LE SON !



Périodique : 5 x par an  
BELGIQUE-BELGIE

P.P. P.B.  
1099 BRUXELLES/X  
1/1746

AUTORISATION  
Bureau de dépôt :  
Bruxelles / x



# CONCOURS MUSICAL — DU F. DANS LE TEXTE

une initiative du Conseil de la Musique

**INSCRIPTIONS  
AVANT LE 20 JANV. 2014**

Comme Stromae, Saule, Veence Hanao ou encore Jali l'ont fait avant vous, inscrivez-vous et participez au plus grand concours de musique d'expression francophone de Bruxelles et de Wallonie ! Du F. dans le texte s'adresse aux artistes et aux groupes, amateurs ou semi-professionnels, résidant en Fédération Wallonie-Bruxelles et pratiquant un répertoire francophone en musiques actuelles (rock, pop, hip hop, chanson, électro, ...). Le lauréat remportant le Grand Prix se verra offrir un véritable accompagnement en vue de la professionnalisation de sa démarche artistique : enregistrement d'un E.P. promotionnel, coaching, moyens financiers et prestations scéniques sur les scènes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Vous avez jusqu'au 20 janvier 2014 pour nous faire parvenir votre démo.

Inscription en ligne sur [www.dufdansletexte.be](http://www.dufdansletexte.be)

[WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE](http://WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE) - INFOS : 02 550 13 20 - [INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE](mailto:INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE)

design : Staeimp

## LARSEN

**CONSEIL DE LA MUSIQUE**  
Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles  
[www.conseildelamusique.be](http://www.conseildelamusique.be)  
Contact par mail : [larsen@conseildelamusique.be](mailto:larsen@conseildelamusique.be)

**Contactez la rédaction :**  
première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

**RÉDACTION**  
**Directrice de la rédaction**  
Claire Monville

**Comité de rédaction**  
Nicolas Alsteen  
Benjamin Brooke  
François-Xavier Descamps  
Christophe Hars  
Claire Monville

**Coordinateur de la rédaction**  
François-Xavier Descamps

**Rédacteurs**  
Nicolas Alsteen  
Benjamin Brooke

**Collaborateurs**  
Nicolas Capart  
Elsa de Lacerda  
Véronique Laurent  
Luc Lorfèvre  
Didier Stiers  
Didier Zacharie

**Correcteurs**  
Nicolas Lommers  
Christine Lafontaine

**Photographe Cover**  
© Maëlle André

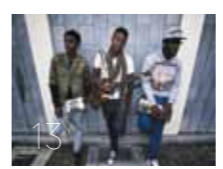
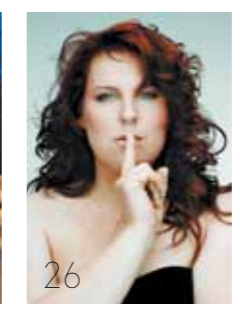
**PROMOTION & DIFFUSION**  
François-Xavier Descamps

**ABONNEMENT**  
**Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen et le recevoir directement chez vous.**  
[larsen@conseildelamusique.be](mailto:larsen@conseildelamusique.be)  
Tél. : 02 550 13 20

**CONCEPTION GRAPHIQUE**  
[supersimple.be](http://supersimple.be)

**Impression**  
Paperland

**Prochain numéro**  
Mars 2014



## Édito

De façon assez arbitraire, le hip hop souffle ses 30 bougies cette année. Cela fait donc - déjà ou seulement - trois décennies que la culture urbaine débarquait dans notre pays. L'occasion pour ce mouvement de prendre les rennes de ce numéro et de faire un petit tour de piste pour savoir à quoi il ressemble aujourd'hui.

On peut assez facilement évoquer l'évolution de cette esthétique sous l'angle des artistes et des structures qui la représentent actuellement au sein de notre communauté. Mais le meilleur révélateur, ce sont sans doute les médias. Il semble que nous soyons passés de critiques « yo yo yo » assez moqueuses à une certaine reconnaissance du secteur. En clair, le hip hop a parcouru un joli chemin en quelques années.

Si le son est une fois de plus le fil conducteur de ce numéro, on parlera également image. On s'est en effet intéressé à une étude américaine assez étonnante qui vient de révéler, tests scientifiques à l'appui, que l'œil influence le jugement sur les musiciens bien davantage que l'oreille. La musique se jugerait également avec les yeux... Si cette étude a été réalisée dans le secteur de la musique classique, le constat semble sans appel : l'attitude de l'artiste sur scène serait fondamentale qu'il s'agisse de rock, de pop ou encore de musiques urbaines. À bon entendre...

Bonne lecture.

**Claire Monville**  
Directrice

## Sommaire

**OUVERTURE**

J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC... **Forma.T** P.04  
EN VRAC P.05

**RENCONTRES**

RENCONTRE **Big Nowhere** P.08  
RENCONTRE **Vismets** P.09  
ENTRETIEN **MLCD** P.10  
RENCONTRE **Dragon Noir** P.13  
RENCONTRE **Benoit Lizen** P.14  
RENCONTRE **Trio Talweg** P.15  
TRAJECTOIRE **Damien Waselle** P.16

**ZOOM**

PUISSANCE 3 P.18  
30 ANS DE HIP HOP EN BELGIQUE P.20

**ARTICLES**

APERÇU **Label éphémère** P.25  
LE.COM **On juge mieux sans le son** P.26  
DÉCRYPTAGE **A qui est la chanson ?** P.28  
IN SITU **Le Belvédère** P.30

**LES SORTIES**

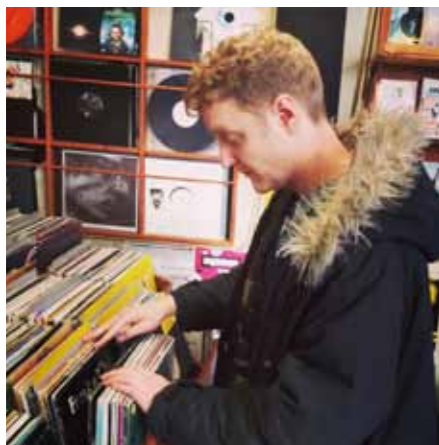
EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.32  
LISTING DES SORTIES P.34

**VUES D'AILLEURS**

ECHOS D'AILLEURS P.34  
VUE D'ARGENTINE **Juana Molina** P.35  
VUE DE FLANDRE **Ensemble B-Rock** P.36

**BONUS**

L'INTERVIEW INDISCRÈTE **Saule** P.38  
C'ÉTAIT LE ... **5 décembre 1997** P.39



J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC...

# Mathieu Fonsny

L'initiateur des soirées Forma.T nous a donné rendez-vous au centre de Bruxelles, juste à côté de Halle Saint-Géry. Chez Doctor Vinyl, pour être exact. Un magasin qui compte, s'il en est. Voilà 17 ans que Geert Sermon y officie. « Dans le genre, je suis un dinosaure », ironise celui-ci à propos de son enseigne. Une enseigne sous laquelle Mathieu Fonsny est passé plus d'une fois, du moins, quand il habitait encore la capitale...

**DIDIER STIERS**



**Hus**  
*The Age of Love*  
Doctor Vinyl Records

C'est le générique de fin du documentaire *The Sound of Belgium*, joué sur un orgue Decap, commente Geert Sermon. La demande était tellement importante que je l'ai fait presser en vinyle. Cet orgue est le seul qui existe, contrôlé par du Midi. Et Walter Hus, c'est le vieux coéquipier de Wim Mertens. C'est un disque improbable, comme la Belgique ! Mathieu explique : Ça fait cinq ou six ans que je ne suis pas venu ici, mais quand j'habitais Bruxelles, je passais deux fois par semaine. On était toute une bande, et quand Geert recevait des trucs, il nous les mettait de côté pour qu'on puisse les écouter à l'aise. Voilà pour le côté historique de l'endroit. Quant à ce disque... On vient d'un pays qui a une longue histoire dans la musique dance, et choisir un disque qui est produit par quelqu'un qui est lié à notre histoire, oui, c'est important pour moi. Je suis de la deuxième génération. J'étais avec Dave Davis, qui signait sur Bonzaï et qui ne demandait qu'à être le samedi soir pour aller au Boccaccio, à l'époque. Moi, j'étais le petit qui écoutait les grands ! Fatalement, ça fait donc partie de ce que j'ai écouté quand j'étais jeune.



**Burial**  
*Rival Dealer*  
Hyperdub

Là aussi, tout ce qu'il y a derrière ce disque m'intéresse. Toute cette scène, le début du dubstep, une musique plus intellectuelle, que je ne jouerais peut-être pas, encore qu'on vient de faire venir Ikonika à Format T. Mais c'est une scène que j'ai toujours suivie : Kode 9, Rashad... qu'on fait venir à l'anniversaire Format T en février... Tout ce qui vient d'Angleterre a toujours été assez important pour moi. Précisément ce genre de musique, où tu sens qu'il y a quelque chose de vrai, la cave à Londres, où des mecs ont joué des choses un peu bizarres, et puis ça a créé un son très particulier, rattaché à une époque qui est celle des débuts du dubstep. Burial plus que les autres est très mystérieux... C'est vrai que ce disque-ci est différent de ce qu'il a déjà fait, mais il est subtil, et c'est ça qui est pour moi le plus intéressant.



**DJ Assassin**  
*A Face amongst the Crowd*  
Limited

C'est typiquement le truc qu'on vivait quand je venais et que j'avais 20 ans. C'est le côté chouette, social du disquaire : je viens voir s'il a un truc de Dusky, à la Julio Bashmore, à la PMR Records, et lui me répond qu'il a une bombe qui s'appelle DJ Assassin. J'écoute, et c'est vraiment le truc que je cherchais. Il sait te conseiller, mais ce sont des années de métier. Et donc, tu découvrais plein de choses que tu ne connaissais pas. Je parle au passé parce que non seulement je ne vis plus à Bruxelles, mais les époques font aussi que... À Liège, il n'y a plus de disquaire spécialisé dans la musique électronique. Donc voilà, je découvre DJ Assassin, c'est vraiment le son UK house que j'affectionne. Si *The Sound of Belgium*, c'est l'histoire et les influences, si Burial représente le côté plus intellectuel, ici, je suis dans le côté club. Et la rencontre avec le disquaire... Bon, j'achète aussi beaucoup de musique sur Internet, ce qui n'est pas donné, et je télécharge, du coup.

**MATHIEU FONSNY**

Après avoir travaillé aux Francofolies de Spa, « Matmat » le Verviétois vient de rejoindre son camarade Alex Stevens dans l'équipe de programmation du Festival de Dour. Ce n'est cela dit pas la seule corde à son arc. Forma.T, par exemple... Il s'agit là non seulement d'un concept de « party », mais l'intitulé cache aussi un label, sur lequel on retrouve également la musique qu'il joue sous le pseudo de Surfing Leons. Vous avez dit workaholic ?

VRAC

## UNE EUROPE CRÉATIVE

*un programme de soutien dans les secteurs créatifs et culturels européens à partir de 2014*

La culture européenne, le cinéma, la télévision, la musique, la littérature, les arts du spectacle, le patrimoine et les domaines connexes bénéficieront d'un soutien accru du nouveau programme Europe creative de la Commission européenne, récemment approuvé par le Parlement européen. Avec un budget de € 1,46 milliards d'euros pour les sept prochaines années - 9% de plus qu'actuellement - le programme donnera un nouvel élan aux secteurs culturels et créatifs, qui sont une source importante d'emplois et de croissance. Europe créative financera jusqu'à 250 000 artistes et professionnels de la culture, 2 000 cinémas, 800 films et 4 500 traductions de livres. Le programme lancera également un nouvel outil de garantie financière permettant aux petites entreprises culturelles et créatives d'accéder à jusqu'à 750 M € de prêts bancaires.

<http://ec.europa.eu/culture/creative-europe>

### HOT PUMA SORT DU BOIS

Sur les bords de Meuse, personne ne s'attendait à voir surgir l'animal. Pourtant, il est là, tout beau, tout neuf, le poil soyeux. Le label Hot Puma Records réside à Huy et ouvre ses oreilles sur le monde des musiques alternatives. Première signature de cette nouvelle structure, Kidsaredead est le projet pop rigolo et bricolo imaginé par Vincent Mougél, un jeune rêveur, fan de Beck et Pavement. Après quelques concerts aux côtés de Zombie Zombie, Joakim et Cascadeur, il sort un disque super cool. Baptisé *The Other Side Of Town*, l'album se promène sous une pochette illustrée par un dessin de Yaya (Herman Dune). La classe.



## CLIP THAT BEAT

*Le palmarès*

*Clip That Beat est une structure qui rassemble les professionnels de l'industrie du film et de l'industrie de la musique (créateurs, producteurs et diffuseurs). La structure travaille à dégager des pistes pour valoriser le clip belge et international. C'est également un festival qui invite le grand public et les pros à découvrir des clips, des groupes et des réalisateurs. Cette année c'est Papaoutai de Stromae qui a remporté le prix du jury du meilleur clip tandis que Hurt par The Blaze repartait avec le prix du public.*

[www.clipthatbeat.be](http://www.clipthatbeat.be)



**MARC MOULIN**  
*déjà 5 ans*

Cinq ans après la disparition de Marc Moulin, un hommage lui a été rendu à Flagey (Bruxelles) avec parmi d'autres artistes invités, Alain Chamfort, Jacques Duvall, Philip Catherine ou Bertrand Burgalat. Une soirée sold-out ponctuée par la présence fort attendue des Sparks, amis et fans de Marc Moulin.

## TALENTS ACOUSTIC 2013 - TV5MONDE

*Et le prix revient à Dalton Télégramme*

La cinquième saison des Talents Acoustic de TV5MONDE, parrainée cette année par le duo Brigitte et Thomas Dutronc, vient de désigner Dalton Télégramme comme Talent Acoustic 2013. Ce concours est un tremplin aux jeunes artistes « non-signés » dont le répertoire est francophone. Les Liégeois, qui avaient déjà remporté chez nous le grand prix de Musique à la Française, le concours du Conseil de la Musique (rebaptisé Du F. dans le texte en 2012), étaient les seuls belges repris dans la sélection parmi les 310 candidatures déposées provenant de 30 pays différents. Le groupe qui vient de sortir son premier EP *La Cavale* aura la chance de fouler en 2014 la scène de l'Olympia et jouera en Roumanie les 10 et 11 mai 2014. Le groupe jouira aussi de la mise à disposition de leurs titres, via Francophonie Diffusion, une plateforme musicale française, auprès de plus de 1000 radios dans 100 pays.



**QUENTIN DUJARDIN**  
*SIGNE LA BO DE MA FORÊT*

La bande originale du film *Ma Forêt* composée par Quentin Dujardin a été sélectionnée au prestigieux Festival Soundtrack\_Cologne 10 (Allemagne). Finalement, le WDR Filmscore Award est revenu au slovène Filip Šijanec et l'European Talent Award Sounddesign au russe Artur Khayrullin. Next time, Quentin !

### RED BULL STROMAE

Stromae a été sacré « Artiste de l'année » lors des Red Bull Elektropedia Awards 2013. Son album *Racine Carrée* a par ailleurs été désigné « Meilleur album ». Décernés en ouverture de l'événement I Love Techno, les Red Bull Elektropedia Awards récompensent le « meilleur » de la musique électronique belge.

### CROWDFUNDING GOES CLASSIC

Véritable phénomène économique de ces dernières années, le crowdfunding s'est imposé comme un nouveau modèle de financement. La musique classique commence à s'y intéresser elle aussi. Et ce ne sont pas seulement les structures associatives privées qui ont compris l'intérêt du crowdfunding car les ensembles institutionnels s'y sont mis aussi. Aux États-Unis, les salles de concert, les maisons d'opéras, les orchestres font de plus en plus appel aux « petits mécènes » pour tenter de se sortir la tête de l'eau.

## GRANDS PRIX DE LA SACEM

**Stromae toujours aussi Formidable**

Les Grands Prix Sacem (Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique française) existent depuis 2006 et récompensent les artistes sociétaires de la Sacem (tous styles confondus : humour, rock, chanson, etc.). Ils ont cette année été décernés à des artistes comme Serge Lama, Étienne Daho, Zaz, Rover ou encore Gilberto Gil mais aussi à... Stromae, qui est reparti avec le Prix Rolf Marbot de la chanson de l'année pour *Formidable*. Les récompenses ont été remises lors d'une grande soirée à l'Olympia le 25 novembre.

## FESTUDY

**Festivals de musiqueS, un monde en mutation**

Alors que les festivals sont devenus l'une des modalités majeures des politiques culturelles européennes, l'Europe manquait du minimum de connaissance commune sur les cadres politiques, culturels et artistiques dans lesquels ceux-ci se développent. Le colloque *Festivals de musiqueS, un monde en mutation* donnait l'occasion unique de présenter les résultats de Festudy, une étude inédite sur neuf échantillons nationaux de festivals (issus de huit pays européens plus le Québec), auxquels se sont associés ensuite des événements individuels de six autres pays. La comparaison a porté sur 390 festivals de musique, représentant une grande variété de genres, de styles musicaux, d'envergures et de programmations saisonnières. L'ouvrage *Festivals de musiqueS, un monde en mutation*, disponible dès à présent sur le site [www.festudy.com](http://www.festudy.com), présente cette recherche inédite entreprise sur une seule et même méthode. Tous les enjeux majeurs sont examinés, depuis les finalités que les festivals poursuivent jusqu'à leurs ressources humaines, en passant par leurs modèles économiques.

### COOL CAF' WANTED !

Comme chaque année, le festival Couleur Café ouvre sa programmation à de nouvelles têtes. Via sa plateforme Wanted !, le festival bruxellois lance en effet un appel aux jeunes talents belges. L'occasion pour eux de jouer sur l'une des scènes de l'événement et de marcher sur les traces d'artistes comme Selah Sue, Puggy, Coely ou La Chiva Gantiva. Artistes solo, groupes ou DJ's : tout le monde peut tenter sa chance en s'inscrivant à Wanted ! avant le 20 janvier 2014.

<http://2013.couleurcafe.be/wanted>

### PAUL DUJARDIN ATTEINT LES « CIM »

Paul Dujardin, CEO et directeur artistique de Bazar, a été élu président du Conseil International de la Musique (CIM) pour un mandat renouvelable de deux ans. M. Dujardin remplace M. Frans de Ruiter (Pays-Bas), qui était président de l'organisation depuis 2009.

### LOUD

**À fond les ballons !**

Le Loud Festival, organisé par Court-Circuit, est un événement permettant à des groupes, sélectionnés lors de plusieurs showcases, de se produire devant des professionnels du milieu musical (au sens large). Présenté au Botanique le samedi 14 décembre, la soirée fut l'occasion de découvrir des groupes émergents « rock dur » au potentiel intéressant ; Hungry Hollows, Angakok, Ithilien, Coubiac et KHOHD profiteront donc du soutien et de l'accompagnement de l'asbl Court-Circuit tout au long de l'année 2014. Comme dirait Lemmy : *dans la vie y'a deux types de musique ; y'a la musique que t'aimes et y'a la musique que t'aimes pas*. Make your choice !

[www.court-circuit.be](http://www.court-circuit.be)

### L'EMO REND LES ARMES

L'European Music Office cesse ses activités. Méconnue du grand public, cette association internationale à but non lucratif avait été créée pour promouvoir la diversité musicale en Europe et pour représenter les intérêts des professionnels européens de la musique au niveau européen et mondial. L'EMO avait vu le jour il y a plus d'une décennie partant du constat qu'à contrario de l'industrie du film qui bénéficiait d'un soutien important de l'Union européenne, l'industrie de la musique ne recevait pratiquement aucun soutien de l'Europe.

### FEVER BOOKING

Une nouvelle structure de booking dans le paysage de la Fédération Wallonie-Bruxelles : Fever Booking. L'agence vous propose pour l'instant Ivan Tirtiaux, Mr Diagonal & The Black Light Orchestra et Poospy. [www.facebook.com/feverbooking.be](http://www.facebook.com/feverbooking.be)

### LA LETTRE DU MUSICIEN

Vous ne connaissez pas La Lettre du Musicien ? Il s'agit d'une publication française d'information sur l'actualité de la vie musicale classique (15 numéros par an). En octobre, La Lettre vous expliquait notamment comment vous déplacer en avion avec votre instrument. Offres d'emploi en France, répertoire des Conservatoires et des Écoles de musique classique en France, etc., leurs publications regorgent d'articles et d'infos intéressantes pour les artistes du milieu classique. Visitez le site : [www.la-lettredumusicien.fr](http://www.la-lettredumusicien.fr)

## LE STREAM NE PAIE PAS

**ou le dernier pet d'un corps à lagonie (Thom Yorke)**

On le sait depuis un petit temps déjà, les déceptions sont grandes et à la mesure de l'industrie qui les a créées : les flux en ligne rapportent peu, voire rien, aux artistes. Le constat a encore récemment été tiré par l'artiste David Byrne (ex-Talking Heads). *The internet will suck all creative content out of the world*, titre-t-il dans le Guardian, dans une colonne qui lui a été réservée. Le boom du streaming peut générer des profits pour les maisons de disques et du contenu gratuit pour les consommateurs mais c'est une catastrophe pour les artistes et ce, dans toutes les industries créatives. Une analyse à décortiquer sur le site du Guardian, [www.theguardian.com](http://www.theguardian.com).

## WORLD DIGITAL MULTIMEDIA BROADCASTING

**Francis Goffin, membre du comité de direction**

Le patron des radios belges de la RTBF a été élu pour deux ans membre du comité de direction du World Digital Multimedia Broadcasting, le forum mondial de la Radio Numérique Terrestre. C'est par ailleurs la première fois que la RTBF sera représentée au comité de direction de cette association internationale. Francis Goffin, qui dirige les radios de la RTBF, est également membre du Comité Radio de l'UER (Union européenne de radio-télévision) et actuel Président des Radios Francophones Publiques.

## STÉPHANE COLLIN ET MUSIQUES NOUVELLES

**En musique aux Jeux paralympiques de Sochi**

Le compositeur belge Stéphane Collin enregistre avec Musiques Nouvelles la musique d'ouverture des Jeux paralympiques de Sochi. *L'équipe italienne s'occupant de la cérémonie d'ouverture a engagé une équipe de production bruxelloise, Musicom, pour réaliser deux des numéros prévus. Musicom m'a engagé pour une partie de la composition et l'arrangement pour orchestre. Ces deux morceaux serviront de base à une chorégraphie grandiose.*

## PRIX CHARLES CROS DES LYCÉENS

**Les lycéens ♥ Jali**

Le programme Chroniques lycéennes - Prix Charles Cros des lycéens est une opération menée dans 150 lycées en France et à l'étranger. Pendant une année scolaire, les élèves du secondaire écoutent une compilation de 20 titres de chansons de la nouvelle scène francophone, les analysent et sont invités à rédiger une « chronique » de 1500 signes par laquelle ils expriment leur préférence. Les 50 meilleures sont publiées dans un dossier spécial des Inrockuptibles, les autres sont publiées sur les sites internet des Chroniques lycéennes et de l'Académie Charles Cros. En mai, un vote électronique ouvert aux lycéens permet de désigner leurs chansons préférées. Les trois artistes dont la chanson est arrivée en tête reçoivent le Prix Charles Cros des lycéens... Et c'est un artiste de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui s'est glissé dans le trio de tête cette année ! Jali avec *21 grammes* aux côtés de Kery James et de Cabadzi.



## DU F. DANS LE TEXTE

**Concours de Circonstance**

Après les bisous sous le gui et le champagne, les affaires reprennent. En ce début d'année, il ne faut surtout pas manquer l'ouverture de la saison des concours. La Fédération Wallonie-Bruxelles sollicite ses talents à travers *Du F. dans le texte (DFDT)*, notamment. Ce concours s'adresse à tous les artistes dont la musique se chante dans la langue de Vence Hanao et Étienne Daho. Rock, folk, hip hop, reggae ou yéyé, tous les goûts sont dans la nature et DFDT peut les aider à se faire entendre. Les inscriptions se clôturent ce 20 janvier. La finale du concours, elle, est attendue pour le samedi 22 mars. Sous la boule à facettes du Botanique, les lauréats auront l'occasion de remporter de nombreux prix : accompagnement professionnel, enregistrement d'un E.P., quelques deniers et de nombreuses dates sur les plus belles scènes de la Fédération Wallonie-Bruxelles (Couleur Café, Beautés Soniques, Brussels Summer, Les Francofolies, Les Aralunaires, etc.)

[www.dfdt.be](http://www.dfdt.be)



## EUROSONIC

**La vitrine des talents européens**

Eurosonic aura lieu les mercredi 15, jeudi 16 et vendredi 17 janvier 2014. Le festival se présente comme la vitrine la plus importante des talents européens. Il se déroule dans plusieurs lieux du centre-ville de Groningen (Pays-Bas). S'y présenteront pour la Fédération Wallonie-Bruxelles : Mélanie De Biasio, Scarlett O'Hanna et les Vismets.

### CONTENT CREATORS COALITION

Un groupe d'artistes et de créateurs ont formé une nouvelle association, sans précédent jusqu'à ce jour. Cette alliance permettra aux personnes qui créent du contenu alimentant le web - compositeurs, journalistes, cinéastes, producteurs, photographes, artistes visuels - de se réunir et de faire entendre collectivement leur voix afin de façonner l'avenir de leurs industries. L'association représentera les intérêts des créateurs dans les discussions et dans les décisions qui ont un impact sur leur travail et ce, au sein d'une économie créative florissante.

[contentcreatorscoalition.org](http://contentcreatorscoalition.org)



## NUMERIQUES.BE

**La Fédération Wallonie-Bruxelles a du PEP'S**

Adopté en octobre 2007 par le Gouvernement de la Communauté française, le plan de préservation et d'exploitation des patrimoines, dit « Plan Pep's », connaît une nouvelle avancée avec le lancement du site internet [numeriques.be](http://numeriques.be), qui propose depuis le 27 novembre 2013 des images et des documents des patrimoines numérisés. La musique écrite y est présente notamment via l'Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale - IHOES - qui conserve environ 14.000 partitions de musique et chansons du tournant des XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècles consacrées à des thématiques sociales (condition et lutte ouvrières, mines et mineurs,...) et politiques (chants anarchistes, communistes ou du Parti ouvrier belge, partitions en hommage à des personnalités, chants sur la Première et la Seconde guerres mondiales,...). Il s'agit de documents rares qui se présentent sous forme de fascicules de quatre pages ou sous des formes plus complexes (fascicules brochés, pages avec des rabats,...). D'autres documents de notre patrimoine à découvrir sur le site.

## RADIO MUKAMBO

**La force du métissage**

Radio Mukambo est l'asile de ceux qui veulent fuir la dictature pop/rock/électro imposée par les radios traditionnelles. Elle se veut un endroit où l'on retrouve les grooves des quatre coins du monde pour vous immerger dans la pulsation des villes où se mélangent toutes les sonorités afin de créer des musiques métissées et sans frontières. Afrobeat, ethiogrooves, Brésil, reggae, Afro-Latin, global hip-hop, arabesque... Chaque émission présente l'album de la semaine, un agenda de concerts bruxellois et plein de sons globaux qui vous libéreront du monopole de la musique commerciale.

[www.mixcloud.com/RadioMukambo](http://www.mixcloud.com/RadioMukambo)



### VENJA VENJA RECORDS

Venja Venja Records est un nouveau label bruxellois, axé sur les musiques électroniques. Nouvelle sortie en date pour le label, Dust Above Mountains de Haring, la troisième de cet artiste électrobelge. Aventure à suivre sur [venjavenjarecords.tumblr.com](http://venjavenjarecords.tumblr.com).

### LA SEMAINE DU SON

Du 24 février au 2 mars 2014, la Semaine du Son proposera dans divers lieux bruxellois, une série d'événements liés au sonore afin d'initier le public à une meilleure connaissance du son et de sensibiliser tous les acteurs de la société à l'importance de la qualité de l'environnement sonore. Une semaine de manifestations sur les questions liées au son par une approche transversale : une réflexion ouverte, informative et didactique dans le domaine de la création (les écritures du sonore, la musique, la radio, le cinéma, ...), de la diffusion (qualité, moyens et formes de diffusion, les supports, ...) de l'environnement (architecture, acoustique des lieux, nuisances sonores, ...) et de la santé. Fabrizio Cassol parrainera cette quatrième édition et Max Vandervorst sera l'invité d'honneur.

[www.lasemaineduson.be](http://www.lasemaineduson.be)



RENCONTRE JAZZ

# Big Nowhere

## DANS LES PAS DE DANNY UPSHAW

**S'inspirer d'un livre pour monter un big band, ce n'est pas banal. Comment en êtes-vous venus à composer autour du *Grand Nulle Part* ?**

**Jean-Louis Marchand :** J'ai découvert Ellroy avec *Un tueur sur la route*, un bouquin écrit à la première personne où le lecteur se retrouve dans la peau d'un tueur en série. Ça m'a totalement fasciné. *The Big Nowhere*, je l'ai entamé il y a deux ans, lorsque je suis arrivé à Bruxelles. Je l'ai dévoré. Au même moment avec le saxophoniste Thomas Frand, un autre Strasbourgeois fraîchement débarqué, nous avons eu l'idée de monter un projet de grand ensemble. Très vite, j'ai écrit une première pièce que j'ai appelée *Danny Upshaw*, tant j'avais été marqué par cette lecture. De fil en aiguille, je me suis dit qu'écrire une bande-son pour un livre, ça pouvait être une belle idée. Et *Big Nowhere* pour un big band, je trouvais que ça sonnait pas mal...

**Pouvez-vous lever un coin du voile sur l'histoire ?**

C'est un drame qui commence la nuit du premier de l'an 1950, en pleine chasse aux sorcières, et met en scène trois destins de policiers. L'inspecteur adjoint Danny Upshaw enquête sur une série de meurtres sexuels avec mutilations mais toute une série d'histoires parallèles viennent se greffer à l'intrigue.

**Ce projet de big band, à quel moment vient-t-il dans votre parcours ?**

Cela fait treize ans que je suis dans des projets musicaux très variés dont le plus connu est *L'Hijâz'Car*. Avec ma copine, nous avions envie de voyager. Au départ, nous voulions aller en Australie, au Canada, puis à Berlin et puis quand on a découvert Bruxelles, on a tout de suite flashé. Mais s'installer ici, cela signifiait initier de nouvelles choses car on n'allait pas m'appeler spontanément... Créer

son propre projet, ça fait rêver mais ça fait aussi un peu peur. Mais fédérer des gens différents au sein d'un même projet, ce sont des circulations d'énergies et de cultures et c'est ce qui me motive depuis deux ans. Être seize sur scène, c'est assez dingue à une époque où on nous répète tout le temps que pour tourner il ne faut pas être plus de trois !

BENJAMIN BROOKE

**Quel est votre rôle dans l'ensemble ?**

Je joue évidemment de la clarinette et de la clarinette basse. Mais je me suis rendu compte que plus je composais pour ce projet, moins je me donnais un rôle d'instrumentiste important. Une façon de me sentir plus cool en live et d'avoir les oreilles grandes ouvertes pour diriger et donner quelques signes aux autres. Car quand on monte un tel big band avec des musiciens qui n'ont pas l'habitude de jouer ensemble, il y a plein de choses à penser. Mon expérience d'instrument

tiste de musique contemporaine m'a appris à être très précis et je veux que chacun sache exactement ce qu'il a à faire. Cette exigence de la musique contemporaine me vient de mon professeur Armand Angster. Alors que pour beaucoup de gens, c'était juste un tyran, pour moi c'était un formidable tyran ! Je n'en ai pris que le meilleur.

**Parlez-nous des musiciens. Comment s'est passée la rencontre ?**

J'ai choisi de mêler des musiciens strasbourgeois avec lesquels j'avais l'habitude de travailler, et des Bruxellois pour la plupart tout juste sortis du conservatoire et qui avaient le temps et l'envie de s'investir dans un nouveau projet. Nous sommes dix souffleurs, un piano, une contrebasse, une batterie et un récitant : Eli Finberg. C'est un slammeur originaire de New York où il a fait des études de lettres avant de se retrouver en Europe pour une histoire de cœur. C'était une belle occasion de travailler ensemble car je voulais trouver quelqu'un avec un vrai accent américain, même si les puristes diront qu'il n'a pas tout à fait l'accent de L.A...

**Il y a aussi dans le projet tout un aspect « réaction sonore »...**

Très vite, j'ai eu envie de mêler à la musique des sons de Los Angeles : la pluie, les sirènes de police... Je voulais que l'expérience du spectateur soit totale. J'ai donc fait appel à Delphine Baudet de Radio France avec qui j'avais déjà travaillé. Intégrer cela en live, c'est pour elle un véritable challenge. Car je ne voulais pas simplement lui passer une commande mais je voulais qu'elle fasse partie de l'équipe et quelle soit là à chaque concert.

**Au final, cela donne une musique très « visuelle »...**

Oui, j'ai essayé de pousser les choses le plus loin possible, juste avant l'image. Un peu comme si j'avais écrit la musique d'un film qui n'existe pas. Heureusement, il n'existait pas encore d'adaptation cinématographique. Brian De Palma, s'est bien essayé au *Dahlia Noir* et Curtis Hanson à *L.A. Confidential*, mais sans grande inspiration et sans que cela ne représente la richesse de l'œuvre d'Ellroy. Ce serait d'ailleurs une super idée de série mais alors à la *House of Cards*, réalisée par David Fincher !

RENCONTRE POP ROCK

# Vismets

BAS LES MASQUES



Rompant radicalement avec l'énergie brute de *Gürü Voodoo*, les Vismets laissent tomber les lunettes noires et l'attitude de *petites frappes* du rock belge pour dévoiler toute leur fragilité mélancolique sur un second album mûrement réfléchi. Financé en grande partie par les fans, *Abracadabra* renoue avec la magie du rock de la fin des sixties et ensorcelle aussi par sa profonde musicalité. Dan Klein, illusionniste en chef de la formation bruxelloise, en révèle tous les trucs et astuces.

LUC LORFÈVRE

**'appel de fonds lancé en octobre 2011 pour financer l'enregistrement du nouvel album vous a permis de récolter 52.000 euros. Comment avez-vous investi cette somme ?**

**Dan Klein :** Initialement, nous avions envie de nous offrir un producteur de renom, mais nous nous sommes vite rendu compte que ce n'était pas une bonne idée. Une telle option impliquait un deadline très strict et nous n'étions tout simplement pas prêts. On a préféré prendre tout notre temps et nous l'avons finalement réalisé nous-mêmes. Quelque part, c'est un luxe d'avoir pu travailler de cette façon. Cet album s'est construit progressivement à travers différents lieux : un gîte à Wanze, le studio Synsound de Dan Lacksman, La Chapelle, un home studio à Lasnes et enfin le Jet pour le mixage. Une chanson a aussi été enregistrée à Londres chez Jason Cox, l'ingénieur du son attiré de Damon Albarn.

**Avez-vous le sentiment de devoir rendre des comptes aux fans qui ont investi dans le disque ?**

Ça n'a pas freiné notre liberté artistique. On ne s'est jamais dit : *Est-ce qu'ils vont aimer ce qu'on fait ?* Les gens qui ont investi dans cet album (*de 10 à 7.500 euros, Ndlr*) ont des attentes, bien sûr. Mais s'ils ont décidé de s'impliquer dans cette levée de fonds, c'est aussi parce qu'ils nous font confiance et respectent notre démarche. Nous, on veut les surprendre dans le bon du sens du terme. Et je ne crois pas qu'un copié/collé de *Gürü Voodoo* aurait été une bonne surprise pour eux.

**Quel a été le fil conducteur d'*Abracadabra* ?**

Il y a eu dès le départ une volonté de rupture avec *Gürü Voodoo*. Cette fois, nous ne voulions pas nous cacher derrière un mur du son et des rythmiques binaires. Nous

sommes allés plus loin dans le détail, dans le soin apporté aux textures, aux arrangements, au chant et à l'habillage. Au final, nous avons l'impression d'avoir fait plus de musique avec cet album qu'avec *Gürü Voodoo*, pas vraiment sur un plan quantitatif, mais en termes de qualité, de recherche et de profondeur. Musicalement, on reste toujours très influencés par le rock de la fin des sixties et du début des années 1970 : les premiers Pink Floyd, les derniers Beatles, Traffic, les Stones et même un peu Black Sabbath.

**Les Vismets se sont-ils assagis ?**

C'est une évolution naturelle. Quand tu as vingt-cinq ans et que tu formes un groupe de rock, tu as envie d'en découdre avec des morceaux rentre-dedans. Les Vismets sont passés par cette phase et ça a plutôt bien fonctionné pour nous. En attaquant le deuxième album, on s'est retrouvé face à une page blanche et l'envie d'élaborer des chansons moins up-tempo sur lesquelles la mélancolie et la fragilité se ressentent davantage.

**Hormis un concert aux Nuits Botanique 2013, Vismets s'est montré très discret ces quinze derniers mois. Cette stratégie du silence n'est-elle pas pesante pour le groupe ?**

Pas vraiment. Ça nous a permis de nous poser les bonnes questions. Une fois la ligne éditoriale du nouvel album choisie, nous avons préféré rester en retrait, à la fois pour ne pas se laisser influencer par le monde extérieur, mais aussi pour rester concentrés. Mais je vous rassure, maintenant que l'album est terminé, nous sommes chauds comme la braise.

<https://fr-fr.facebook.com/vismetstheband>  
Vismets, *Abracadabra* (Pias)



POP ROCK

## ENTRETIEN

# My Little Cheap Dictaphone

FUMÉE BLANCHE

Après les chapeaux et le complet-veston d'un opéra rock retentissant, My Little Cheap Dictaphone desserre son nœud de cravate et s'allume un nouvel album. *The Smoke Behind The Sound* laisse ses mélodies s'envoler sous les étoiles de la pop moderne et réinvente l'espace créatif de la formation liégeoise. Magique.

NICOLAS ALSTEEN



**MLCD**  
*The Smoke Behind The Sound*  
Pias

« Je pense qu'on a traversé une petite crise identitaire. Finalement, tout s'est éclairé le jour où on a rencontré le producteur Luuk Cox. »

Quand My Little Cheap Dictaphone a vu le jour, tout était différent. L'humanité traînait encore ses pieds au XX<sup>e</sup> siècle et Liège n'était pas encore le bastion wallon des musiques alternatives. D'ailleurs, à l'époque, My Little Cheap reposait sur les épaules d'un seul homme. Vêtu d'une chemise rouge, Michael Larivière jouait alors ses chansons acoustiques sous le pseudo Redboy. Après un premier album (*Listening is Sexy*) distribué sous le veston côtelé, le garçon s'est donné les moyens de ses ambitions en confiant la production de ses nouvelles chansons à Mike Mogis, musicien et metteur en son chez Bright Eyes. Quatre ans plus tard, en 2006, My Little Cheap Dictaphone se métamorphose en groupe. C'est l'heure de *Small Town Boy*, disque de pop bucolique où les ballades folk des débuts s'écartent pour laisser place à une country bodybuildée et à des refrains taillés pour le succès. My Little Cheap Dictaphone prend de l'importance en Belgique et au-delà des frontières du plat pays où l'abréviation MLCD fait son chemin. La reconnaissance internationale se concrétise finalement avec l'album suivant. Intitulé *The Tragic Tale of a Genius*, cet essai voit les garçons déambuler dans les décors d'un véritable opéra rock. C'est un spectacle millimétré, truffé d'invités (Mercury Rev, Alamo Race Track, Black Heart Procession) et d'arrangements passionnants. Cette fois, cuivres et cordes s'enlacent dans des mélodies grandeur nature et suscitent l'emballement généralisé des médias. De Londres à Paris, du Sunday Times aux Inrockuptibles, la presse européenne crie au génie. Après trois ans de tournée, le groupe se remet à la composition, s'isole quelques mois dans les Ardennes et enregistre ses nouveaux morceaux sous le soleil de Provence. Avec *The Smoke Behind The Sound*, la formation liégeoise opère une incursion synthétique sous le ciel de la pop moderne.

Décomplexé, MLCD touche ici à l'essence de sa musique, culbute quelques hits (*Bitter Taste Of Life*, *Out Of The Storm*) et s'offre un album pop hyper sophistiqué. Capable de caresser les guitares de Grizzly Bear (*Change In My Heart*), de bousculer les refrains épiques d'Arcade Fire (*Fire*) ou de chatouiller les claviers de Virgin Suicides (*Feather Smile*), My Little Cheap Dictaphone ne manque décidément pas d'Air. Enregistré sur le matériel vintage des mythiques studios bruxellois de l'ICP, *The Smoke Behind The Sound* a été finalisé à Abbey Road, temple des Beatles et haut lieu de pèlerinage pour toutes les œuvres figolées dans les règles de l'art. CQFD.

**Peut-on voir *The Smoke Behind The Sound* comme un retour de balancier, une réaction simplifiée à la débauche de moyens déployés sur *The Tragic Tale of a Genius*?**

**Michael «Redboy» Larivière :** On ne s'est pas lancé avec la volonté de simplifier la donne, mais avec l'envie de prendre le contre-pied du disque précédent. La mise en œuvre de *The Smoke Behind The Sound* s'est avérée tout aussi compliquée – si pas plus – que *The Tragic Tale of a Genius*. Avant tout, on souhaitait sortir des schémas imposés par le concept d'opéra rock. Raconter une histoire en musique et la scénographier, c'est assez astreignant. On voulait éviter de s'enfermer dans ce format. Ce projet a constitué une étape dans notre carrière. Là, on passe à la suivante.

**Dans quelle direction se dirige-t-on après s'être inspiré des biographies de Brian Wilson (The Beach Boys), Johnny Cash ou Tom Waits?**

**ML :** On a d'abord imaginé de nouvelles façons de fonctionner, radicalement différentes. On a commencé à travailler sur des objets métalliques. On trouvait notre bonheur dans des décharges publiques. On récupérait des ustensiles en acier et d'autres machins en limaille pour jouer

des percussions, un peu à la Einstürzende Neubauten. Notre musique partait dans tous les sens. Aucun fil conducteur ne se dégageait des nouvelles compos. Je pense qu'on a traversé une petite crise identitaire. Finalement, tout s'est éclairé le jour où on a rencontré le producteur Luuk Cox.

**Luuk Cox fait actuellement les beaux jours de la pop noire-jaune-rouge. Après Stromae et Girls In Hawaii, il assure la production de votre album. Sur papier, il reste pourtant associé à la scène électronique. Pourquoi se tourner vers lui?**

**ML :** Il s'est fait connaître sur la scène électro sous le nom de Shameboy. Mais à côté de ça, c'est un grand fan de rock. Il connaît parfaitement ses classiques et sa curiosité le pousse régulièrement à la pointe de l'actualité. Au départ, on ne pensait pas à lui. On s'était tourné vers des producteurs américains et anglais. Mais les cachets demandés explosaient notre budget... Plusieurs personnes nous ont soufflé le nom de Luuk Cox. Le jour où on l'a rencontré, on a tout de suite pigé que c'était l'homme de la situation. Il a écouté nos chansons et a opéré un tri draconien en éliminant tout ce qui ne sonnait pas suffisamment My Little Cheap Dictaphone.

***The Smoke Behind The Sound* est marqué par la présence des claviers. Luuk Cox a-t-il poussé MLCD dans cette direction?**

**ML :** Oui. Pourtant, au point de départ, j'étais un peu perplexe. On n'avait jamais incorporé la modernité des claviers dans notre musique et, d'une certaine façon, je craignais de trahir la personnalité du projet. Finalement, le rendu est très organique. On a essentiellement travaillé sur le synthétiseur Solina, un instrument qu'on rencontre notamment chez Air.

**De nombreux invités – Jonathan Donahue (Mercury Rev), Ralph Mulder (Alamo Race Track) ou Pall Jenkins (Black Heart Procession) – jalonnaient les chansons de votre opéra rock. Cette fois, il n'y a aucun collaborateur extérieur sur le disque. Pourquoi?**

**ML :** Ça répond à l'envie d'aller vers autre chose. Après l'opéra rock, on se devait d'opérer un revirement. Le seul élément qu'on souhaitait conserver, c'était l'aspect visuel des concerts. Dès l'instant où on a posé la première pierre de *The Smoke Behind The Sound*, on a cherché un scénographe, quelqu'un capable de suivre et de comprendre la genèse des morceaux pour leur donner davantage de consis-

tance sur scène. On a bossé avec Nicolas Olivier, un mec génial qui a notamment travaillé sur Kiss & Cry, le spectacle de Michèle Anne De Mey et Jaco Van Dormael.

**L'imaginaire de MLC D s'est souvent inspiré des films de Lars von Trier, Alfred Hitchcock ou David Lynch. Cette influence est-elle encore d'actualité ?**

**Xavier Guinotte :** On reste de grands fans de ciné. Mais on ne trouve aucune référence au 7<sup>e</sup> Art dans les nouveaux morceaux. Même musicalement, on pourrait difficilement pointer une influence dans la mesure où on n'a pas écouté un seul disque pendant les sessions d'enregistrement. On a travaillé en vase clos. Pour la première fois de notre carrière, on n'a rien laissé filtrer. Par le passé, pour se rassurer, on partageait nos avancées avec quelques oreilles avisées. Ici, on a tout gardé pour nous. Ça nous a libérés. On a évolué vers d'autres sonorités sans se soucier du qu'en-dira-t-on.

**Le dernier morceau de l'album s'intitule Not Hype. Traduit-il un ressenti personnel ?**

**ML :** Globalement, tous les textes de ce disque sont plus personnels. Comme l'album précédent était très fictionnel, je ressentais le besoin d'aborder les nouveaux textes sous un angle plus subjectif. *Not Hype* évoque notre position dans le milieu de l'industrie musicale. Pour être honnête, je ne me suis jamais senti à l'aise dans cet univers. J'ai l'impression qu'il est rongé par l'hypocrisie. Je ne suis pas un mec branché. Je suis quelqu'un qui vit simplement et honnêtement de la musique. Le côté showbizz, bling-bling et faux cul du milieu, ça ne m'intéresse pas.

**The Smoke Behind The Sound s'étend sur dix chansons. Au regard de votre discographie, une observation s'impose : vous n'avez jamais été aussi concis. Compte-tenu de la crise du disque et des nouvelles habitudes de consommation, dix morceaux, c'est le nouveau standard ?**

**ML :** Ça nous semblait idéal. On ne voulait pas saouler les gens. Mais on n'a pas pris en considération les nouvelles logiques de consommation. En tant qu'amateur de musiques, on reste attaché à l'album-objet. On l'a donc pensé en fonction. Par contre, on n'a pas paniqué au moment de déterminer l'ordre des chansons. Avant, c'était l'angoisse. Aujourd'hui, ça n'a plus vraiment d'importance... Quand les gens écoutent de la musique, ils picorent et passent d'un morceau à un autre

sans se soucier de l'ordre initialement attribué sur le disque. Les logiques de l'album tendent à disparaître. Désormais, plus personne ne place ses singles au début d'un disque. Ça, c'est une conception moyenâgeuse. Plus que jamais, l'artiste est tributaire des goûts du public : il ne peut plus imposer sa façon de concevoir la musique. Chaque auditeur fait ce qui lui plaît. Ça, c'est la réalité.

**Le morceau Summer In The Dark doit-il être compris comme le souvenir d'un été particulièrement douloureux ?**

**ML :** *Summer In The Dark* se rattache plutôt à des souvenirs d'enfance. C'est une chanson marquée par la mélancolie. Quand on atteint la trentaine, on se remémore certains instants avec nostalgie. Ce morceau s'ancre dans la chaleur d'un été révolu, à une époque où j'expérimentais mes premières relations amoureuses. C'est une période de la vie qui laisse des traces chez chaque individu. Tout le monde passe par là et rêve, un jour ou l'autre, de revivre ces émotions. Mais, au final, c'est une utopie. Ces instants ne sont que des empreintes laissées par le temps qui passe.

**The Smoke Behind The Sound a vu le jour sous le soleil de Provence. Pourquoi s'exiler en France ?**

**ML :** Depuis toujours, on éprouve des difficultés à se concentrer sur de longues périodes en studio. On a besoin de se retrouver entre nous, loin de tout. On a toujours fonctionné comme ça. J'ai lancé un appel via les réseaux sociaux pour trouver un lieu un peu isolé du monde. J'ai reçu quelques propositions. Parmi celles-ci, il y avait un mas provençal perdu au beau milieu des collines. On est parti une première fois là-bas pour composer la bande originale de la pièce de théâtre *Roméo et Juliette*. Ça a bien fonctionné. On s'est vraiment montré productifs. On a donc décidé d'y retourner pour bosser sur l'album.

**Récemment, My Little Cheap Dictaphone a accueilli un nouveau musicien. Vous ressentiez le besoin d'agrandir la famille ?**

**ML :** Quand on a commencé à travailler sur la bande originale de la pièce *Roméo et Juliette*, Yves Beaunesne, le metteur en scène, nous avait lancé des pistes de réflexion avec quelques références musicales. Elles s'étendaient de Jeff Buckley à Sergei Rachmaninoff. Ce n'était pas très clair pour nous... On a alors fait appel aux services d'Emmanuel Delcourt, un musicien français de formation classique. Il

nous a rejoint en Provence et nous a aidés à finaliser les arrangements. On a travaillé ensemble pendant dix jours. Le courant est super bien passé avec le groupe. Tellement bien qu'on avait envie de lui proposer d'intégrer My Little Cheap Dictaphone. Il était enthousiasmé par cette proposition un peu folle... Sur un coup de tête, il a décidé de quitter Paris et sa vie en France pour venir s'installer à Liège et rejoindre MLC D. Aujourd'hui, c'est le cinquième membre du groupe.

**L'album s'intitule The Smoke Behind The Sound. À quoi ce titre fait-il référence ?**

**ML :** On retrouve une trace de ce titre dans les paroles de la chanson *Fire*. Quand on parlait de l'atmosphère du disque entre nous, on évoquait souvent son caractère aérien et éthéré. Cette sensation de légèreté colle bien à cette phrase : « *The Smoke Behind The Sound* ». Elle symbolise aussi tout ce qui se passe derrière la musique. Ça peut aller de la création des chansons aux relations humaines propres à MLC D. Et puis, le mot « *smoke* » est ambivalent. Il peut marquer un début ou une fin. Il peut s'agir de la fumée qui se dégage après un incendie, par exemple. Mais cela peut aussi renvoyer aux vapeurs matinales, ces fumées qui montent au lever du jour. *The Smoke Behind The Sound* remplit bien sa fonction : c'est un titre avec différents niveaux de lecture.

RENCONTRE ÉLECTRO WORLD

# Dragon Noir

## APPEL À TÉMOINS

C'est un groove de fou, une histoire de malade. Le groupe Dragon Noir vient de publier *Kinshasa Mantra*, un recueil extatique de sons fantastiques. En mouvement entre l'Afrique et l'Occident, cet album fusionne les styles et déstabilise les genres. À la croisée de la rumba, de l'afro-beat, du disco, d'un funk cosmique et de dérivés krautrock totalement psychédélics, l'affaire secoue les cœurs et agite les corps. Le trio belgo-congolais vient de sortir un des meilleurs disques de l'année écoulée. Problème : on a perdu la trace des musiciens. Avis de recherche.

**NICOLAS ALSTEEN**



© Dragon Noir



**Dragon Noir**  
*Kinshasa Mantra*  
Africsville Record

Ça ressemble à une blague belge. Mais c'est une fable moderne aux ramifications internationales. En 2010, le Liégeois Benjamin Schoos peaufine tranquillement l'enregistrement de son album *China Man vs Chinagirl*. Quelques détails manquent encore à l'appel de son disque. *J'avais besoin d'ajouter des lignes de basse*, se souvient-il. *C'est comme ça que j'ai rencontré Olivier Massamba*. Le garçon débarque en studio et se met au service de la chanson française. Entre deux sessions, le musicien joue ses propres compositions. *Je trouvais ça plutôt bon*, glisse Benjamin Schoos. Le cerveau du label Freaksville lui propose alors un deal : enregistrer un single de Dragon Noir. Le marché est conclu. Quelques jours plus tard, Olivier revient avec ses deux frères, Thierry et Manu. Sous les voûtes du Studio 5, la famille matraque ses instruments traditionnels et traficote quelques boucles futuristes sur les synthétiseurs de mister Schoos. *On a tout mis en boîte en deux jours. Le résultat était exceptionnel. Comme ça parlait bien, on a voulu pousser le projet un peu plus loin. On a évoqué la possibilité de sortir un album*. C'est à partir de là que les choses se compliquent. *On a perdu les musiciens*, confesse Benjamin Schoos. *Ils ont disparu. Ils se sont évaporés. J'ai bien essayé de les contacter, mais je tombais systématiquement sur le répondeur d'une messagerie vocale. J'ai tenté de les retrouver. On m'a simplement donné des pistes : l'un était parti jouer de la basse au Congo, l'autre perçait dans le monde du football et le troisième se promenait en Allemagne pour « le business ». Comme j'avais perdu la trace du groupe, j'ai laissé tomber le projet.*

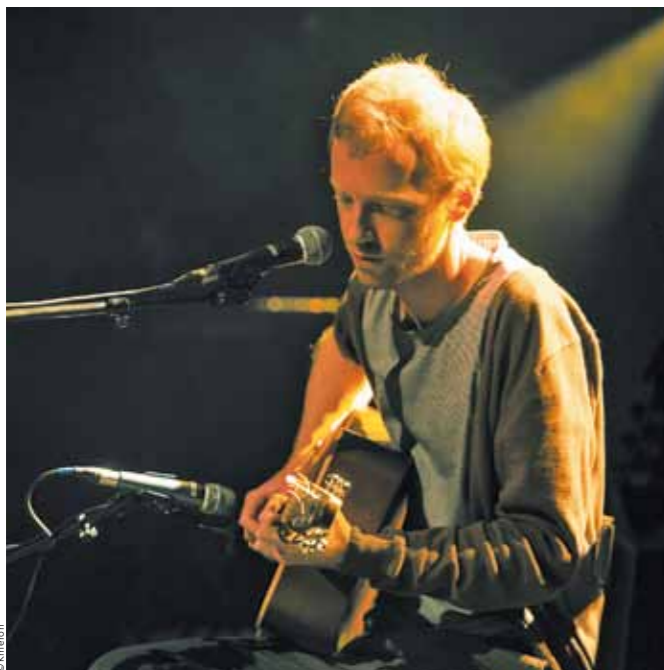
### LONDON CALLING

En mai 2012, Benjamin Schoos se rend à Londres pour assurer la promotion de son album. Après une journée dédiée aux mé-

dias britanniques, l'artiste passe saluer des amis, parmi ceux-ci se trouvent Jay et Adil Magik, deux producteurs réunis sous l'enseigne *A Cowboy & Indian*. Question son, ces mecs-là en connaissent un rayon. Ils ont déjà emballé quelques tubes pour Groove Armada, Martin Gore (Depeche Mode) ou Grandmaster Flash. *J'ai profité de l'occasion pour leur faire écouter les sessions enregistrées avec Dragon Noir*, raconte Benjamin Schoos. Pas tombées dans l'oreille d'un sourd, les démos piquent d'emblée la curiosité des Anglais. *C'était fabuleux !, s'enthousiasme Adil Magik. Ça mélangeait les racines des musiques africaines avec de l'electro, du krautrock et du space rock. C'était une mixture unique et totalement atypique jouée par des inconnus, des adolescents qu'on avait perdu quelque part dans la rue. L'histoire me plaisait et je voyais plein de liens avec des musiques que j'adore : Can, Silver Apples, le disco des années 1970 et du début des années 1980. Ça m'a aussi fait penser au travail d'autres producteurs, des gens comme Andy Weatherall (Primal Scream, The Orb), Lee «Scratch» Perry (Bob Marley & The Wailers, The Congos) ou Norman Whitfield pendant sa phase psychédélique (The Temptations, Rare Earth). Bref, j'ai vraiment eu envie de bosser sur l'album de Dragon Noir. Mais cela impliquait de réinventer la structure des morceaux et*

*d'aborder les sons de façon moins conventionnelle. Emballé par ces sonorités venues d'ailleurs, le duo londonien propose ses services pour terminer le disque et met son carnet d'adresses à disposition des chansons. On a infusé quelques éléments dub et psychédélics dans les morceaux. On a aussi ajouté des décorations rythmiques. Mais on a vraiment veillé à conserver le groove et les racines originales des premières prises liégeoises. Comme le groupe avait disparu de la circulation sans enregistrer les voix principales, on a commencé à repenser certains morceaux comme de véritables chansons. Sur Collé Serré (Loverbeat), par exemple, on a invité la top-model Nina Kaye à coller son grain de voix « très Madonna ». Cette intervention insufflé un esprit très eighties à la mélodie. Ça nous semblait vraiment approprié dans ce cas. Ailleurs, on a respecté les prémices afro-funk des compositions en les surlignant de mystérieuses incantations chamaniques. Sorti de nulle part et apparu entre Londres et Liège, l'album *Kinshasa Mantra* est aujourd'hui disponible dans le catalogue du label Freaksville qui ponctue cet improbable périple discographique en se rebaptisant Africsville. C'est chic.*

www.freaksvillerec.com



RENCONTRE FOLK

## Benoit Lizen

FOLK FICTION

Biologiste et chercheur universitaire, Benoît Lizen met toute sa science au service d'un blues légèrement toqué et d'une musique folk un peu folle. Bidouilleur rural, autodidacte génial, l'artiste liégeois défie la ligne du temps sur les cordes d'un banjo ou d'une guitare. Chanté dans une langue imaginaire, son premier album se pose aux frontières du réel et véhicule les fantômes du passé. Sans nostalgie. Mais avec un sacré génie.

NICOLAS ALSTEEN

**R**écemment, on a croisé votre guitare sur scène lors de concerts partagés avec des artistes comme Valerie June, Midlake ou Volcano Choir. Cette fois, c'est l'heure de l'album. Comment tout cela s'est-il concrétisé?

**Benoît Lizen :** Un peu par hasard. Un jour, un ami m'a demandé de jouer une chanson à son mariage. J'ai accepté. Une fois sur place, je suis tombé sur un ancien voisin, un ami d'enfance que j'avais complètement perdu de vue. Ce jour-là, il s'occupait de la régie. Mais, dans la vraie vie, il était en charge des activités de « Sauvage! Sauvage! », un collectif liégeois actif dans le monde du cinéma et de la vidéo. Il m'a proposé de tourner un clip. On est parti là-dessus et, dans la foulée, un autre membre du collectif m'a demandé d'habiller les images de son court-métrage. Pour enregistrer mes chansons, je suis allé chez un mec qui s'appelle Jarby McCoy. C'est un producteur et homme à tout faire : il est génial. C'est grâce à lui que j'ai rencontré les gens du label Honest House qui, aujourd'hui, sortent mon premier album.

**Les morceaux de votre album se caractérisent par l'usage d'un langage imaginaire. C'est une façon d'entretenir un certain mystère?**

Chanter dans une langue imaginaire, ça offre surtout de la liberté. Il n'y a aucun compromis à faire entre le sens des

mots et leurs sonorités. Cette approche stimule l'imaginaire. D'une certaine façon, tout se joue sur des émotions abstraites. Comme la signification des mots échappe au public, ça ouvre d'autres perspectives. En écoutant mes chansons, les gens peuvent se raconter leur propre histoire.

**Quel est le nom de cette langue fictive?**

Ce langage, inventé de toutes pièces, s'appelle le Galionka. Un petit dictionnaire est en train de s'élaborer. Les codes grammaticaux sont également en phase de finalisation. Le vocabulaire s'étend sur dix chansons. Le lexique tourne donc autour de quelques mots.

**Comment le Galionka a-t-il vu le jour?**

Adolescent, j'écoutais très peu de chanson française. Mes goûts se portaient davantage vers la culture anglo-saxonne. Mais je ne pigeais absolument rien aux paroles. Au final, ce n'était pas plus mal : ça stimulait mon imagination. Pour moi, chaque chanson était l'occasion d'inventer une nouvelle histoire. Quand j'ai commencé à comprendre l'anglais, certains textes se sont révélés complètement débiles : ils venaient démolir ma vision des choses. Mon petit monde s'effondrait. Cette réflexion m'a amené au Galionka. Pour moi, la musique, c'est comme un film d'horreur : pas besoin de montrer les monstres. Mieux vaut suggérer la peur. (Sourire)

**Vos chansons reposent sur un banjo ou une guitare. Dans tous les cas, le format est plutôt acoustique. Comment est née votre passion pour ces sonorités?**

J'ai commencé à aimer ces sons en découvrant le blues du Delta. J'adore des artistes comme Robert Johnson, Skip James ou Mississippi John Hurt. Récemment, je suis tombé sous le charme de C.W. Stoneking. En Belgique, Coyote est sans doute le groupe dont je me sens le plus proche.

**Benoît Lizen, *Aluka Galin* (Honest House Records)  
www.honesthouse.be/bands/benoit-lizen**

### L'IDIOME DU VILLAGE

Si Benoît Lizen chante en *Galionka*, d'autres artistes européens se sont aussi portés au chevet de langues construites. En Belgique, la formation Urban Trad (2ème place du concours Eurovision 2003) tripe sur des mots imaginaires à dominante celtique. Côté français, c'est le groupe de rock Magma qui s'illustre en chantant le *kobaïen*, dialecte inventé aux confins des langues slaves et germaniques. D'autres comme Nosfell mélangent l'allemand et le japonais pour accoucher du *Klokabetz*. Le succès le plus populaire d'une langue imaginaire est sans doute à mettre à l'actif des Islandais de Sigur Rós dont le *Volenska* cartonne à travers le monde et au-delà. Do you speak martien ?



RENCONTRE CLASSIQUE

## Le Trio Talweg

POINT DE CONFLUENCE

Formé en 2004, le Trio Talweg rassemble les énergies créatrices de trois personnalités singulières : le violoniste français Sébastien Surel, le violoncelliste Sébastien Walnier et la pianiste brésilienne Juliana Steinbach. Après un premier disque consacré à Tchaïkovski et Chostakovitch qui a reçu un Diapason d'Or en 2008, les Talweg s'attaquent aux incontournables trios avec piano de Brahms.

BENJAMIN BROOKE

**C'**est votre passion pour le répertoire du trio avec piano qui est à l'origine de la formation du Trio Talweg ?

**Sébastien Walnier :** C'est un répertoire qui me passionne depuis toujours. Il est tellement riche. Pour moi, c'est un équilibre parfait entre la communication chambriste et le répertoire solo. Dans le trio, nous avons d'ailleurs tous les trois un rôle de solistes à peu près tout le temps. Et puis, il nous apporte une vraie liberté. Notamment en concert, où il se passe toujours des choses non prévues !

**Tout est parti de votre rencontre avec Sébastien Surel...**

Oui, c'était lors des Rencontres de Belaye, un festival de violoncelles et de musique de chambre organisé par Roland Pidoux, mon professeur au Conservatoire de Paris. Aujourd'hui, cela fait dix ans que nous jouons ensemble. C'est quelqu'un qui m'a beaucoup apporté dans le travail sur l'intonation, sur la construction du son ainsi que dans l'analyse des pièces. Il est très polyvalent et très ouvert. Le pianiste Alexander Gurning nous a rapidement rejoints pour former le trio. Cela a duré sept ans. Jusqu'à ce qu'il prenne la décision d'arrêter pour se concentrer sur ses projets, et notamment au jazz...

**C'est Juliana Steinbach qui rejoint alors le trio, un changement important. Qu'a-t-elle apporté au son des Talweg ?**

C'est difficile d'avoir du recul sur des gens que l'on voit tout le temps. Nous avons étudié la musique de chambre ensemble au Conservatoire de Paris. Et quand nous nous sommes mis à la recherche d'un pianiste, j'ai tout de suite pensé à elle. C'est son tempérament de feu qui m'a séduit. Elle est brésilienne, cela s'entend quand elle joue ! Elle a su sauter dans le train en marche car nous avions ce projet d'intégrale de Brahms et un concert un mois plus tard. Ça s'est très bien passé, et à peine quelques mois plus tard, nous les enregistrions à la Salle Colonne à Paris.

**D'après vous, quelles qualités faut-il pour interpréter ces œuvres de Brahms ?**

C'est la grande question ! Je dirais qu'il faut essayer de prendre du recul pour ne pas tomber dans une interprétation trop romantique ou trop engagée. Nous voulions faire une interprétation un peu old school, tout en retenue. Avec Seb Surel, c'est un répertoire que nous avons énormément joué et qui a beaucoup mûri. Nous avons passé beaucoup de temps à travailler le son, la justesse, le vibrato et la cohésion. Nous avons bien sûr hésité à enregistrer ces œuvres, tant elles l'ont déjà été et parfois de façon tout à fait admirable. Je pense notamment à l'enregistrement de Josef Suk, Julius Katchen et

Leonard Rose qui est pour moi une version de référence. On s'est bien sûr demandé ce qu'on pouvait y apporter de nouveau. Mais au final, on s'est dit que ce n'était pas une raison suffisante pour ne pas proposer notre propre interprétation et faire vivre ce magnifique répertoire !

**Y a-t-il déjà d'autres disques en préparation ?**

Oui, nous avons notamment participé à un disque monographique du compositeur Marcel Cominotto sur lequel on retrouve le trio qu'il a écrit pour nous il y a deux ans. Et puis, nous avons d'autres projets d'enregistrement, comme par exemple les trios de Chausson et de Ravel que nous avons beaucoup joué, mais il est encore trop tôt pour en parler... Et ce qui est certain, c'est que cette fois on n'attendra plus cinq ans pour le sortir !

**Trio Talweg**  
*Intégrale des Trios de Brahms*  
Cypres





© D. Waselle

# TRAJECTOIRE

## Damien Waselle

### L'ENFANT DU ROCK

Du comptoir d'un disquaire de Louvain-la-Neuve à la tête de PiaS Belgique, le parcours de cet adepte de la cool attitude a toujours été marqué par une foi inébranlable et une saine curiosité. Ennemi de la philosophie du «*c'était mieux avant*», Damien Waselle, 44 ans, trouve toujours des raisons de s'enthousiasmer dans un secteur en permanente mutation. Portrait.

LUC LORFÈVRE

ook éternel de pied nickelé, sourire en guise de respiration et accent carolo parfaitement assumé, Damien Waselle a des étincelles dans les yeux dès qu'on lui parle de musique. Enfin, de bonne musique.

Un jeune talent local découvert dans un club, une maquette d'un groupe allemand qu'il écoute sur Soundcloud, l'évocation du concert des Girls In Hawaii vu la veille de notre rencontre... Il n'en faut pas plus pour que le verbe s'emballe. Et c'est notamment pour cet enthousiasme qu'il est respecté dans le milieu. Damien Waselle, quarante quatre ans et papa poule de deux filles, est directeur général de PiaS Belgique. Mais on vous rassure, s'il a un titre très pompeux sur sa carte de visite, il reste ce qu'on appelle communément un mec cool.

Retour à l'aube des années nonante. Damien étudie l'archéologie à Louvain-la-Neuve mais passe plus de temps chez Caroline Music, le disquaire spécialisé du campus, que dans ses syllabus. À force de me voir fouiner dans les bacs, le patron de Caroline Music m'a engagé comme jobiste. C'était mieux que d'aller bosser au Quick. Sauf qu'à la fin du mois, c'est moi qui devais de l'argent au patron parce que j'avais acheté trop de disques. Avec Renaud Thiry et Alain Georges qu'il rencontre chez Caroline et un autre passionné de rock Christophe Waeytens, ils décident de monter une petite structure d'import de disques. Bang! est né. L'équipe prend ses quartiers dans un garage à Jambes, se fournit en disques de rock alternatif à l'étranger, mais c'est pourtant avec une formation belge qu'ils vont décrocher la lune. On a craqué sur la maquette que nous avait envoyé par la poste un groupe anversois. Comme ils étaient sans contrat, on a cassé notre tirelire pour sortir leur premier album sur Bang! en 1994. Le groupe s'appelle dEUS et son disque *Worst Case Scenario* s'apprête à faire un carton en Europe. En quelques mois, les quatre mousquetaires doivent assimiler toutes les ficelles du métier : les droits d'auteur, les licences, la fiscalité... C'était dingue. Pendant que j'emballais des caisses dans le garage, Renaud Thiry discutait au téléphone avec le big boss d'Island en Angleterre et Christophe réglait une interview pour MTV.

#### BIG BANG!

Après avoir revendu le contrat de dEUS à Island et déménagé à Bruxelles, Bang! se spécialise dans la distribution de labels français et de disques de rock alternatif américain. Bang! s'associe également avec l'entité bruxelloise 62TV et devient le berceau d'une bouillonnante scène francophone emmenée par Sharko, Jeronimo,

Girls In Hawaii, PPz30, Hollywood Porn Stars ou encore Ghinzu. En 2004, le label au point d'exclamation fête ses dix ans à l'Ancienne Belgique avec la triple affiche Ghinzu/Girls In Hawaii/Sharko. Ce jour-là, on a pris conscience qu'il se passait quelque chose d'énorme au niveau de la scène belge. Il y avait du talent, mais surtout une vraie mobilisation du public, des médias et des professionnels. Nous avons eu raison d'y croire, même si dans les chiffres, c'étaient les compilations lounge (Buddha Bar, Hôtel Costes, Claude Challe), le hip hop français et le premier album de Carla Bruni qui permettaient de faire tourner Bang! Cette success story n'empêche pas Bang! de se rapprocher de PiaS en 2008 et de fusionner un an plus tard. Nous étions devenus le plus gros des petits labels mais on sentait qu'on n'allait jamais être le plus petit des gros labels. Nous commençons aussi à sentir les premiers effets de la crise du CD et nous avons besoin d'un nouveau modèle économique pour nous relancer. De son côté, PiaS avait réussi son développement international mais était complètement passé à côté de l'émergence de la nouvelle scène francophone. On a dit à l'époque que Bang! vendait son âme mais, la vérité, c'est qu'en s'associant avec PiaS, nous avons réussi à inventer un tout nouveau marché.

Alors que PiaS intègre la plupart des artistes en contrat chez Bang!, Damien Waselle se voit confier la mission de remonter un label local. Roscoe sera la première signature de PiaS Recordings Belgium en 2011. Suivront Daan, An Pierlé et Mélanie de Biasio, révélation de l'année 2013 avec son album *No deal*. L'exemple de Mélanie de Biasio résume parfaitement notre philosophie. Notre ambition n'est pas de rester dans la niche. On travaille avec des artistes qui font de la musique qualitative

«L'ambition de PiaS est d'amener vers le grand public des artistes qui évoluent dans la marge.»

dans la marge et nous essayons de les amener vers un grand public sans remettre en question la nature de leur projet. Notre expérience chez Bang! nous a aussi appris à ne pas brûler les étapes. C'est comme en foot. Il faut d'abord être le meilleur en Belgique avant de jouer en Champions League. No Deal a commencé à marcher en Wallonie, puis en Flandre. Le disque est ensuite sorti fin 2013 en France et nous préparons sa distribution dans d'autres pays européens. Nous ne signons pas n'importe quoi non plus. On fonctionne au coup de cœur mais le projet doit être réaliste et aussi rentable. En 2013, nous avons vécu trois belles aventures internationales avec Balthazar, Mélanie De Biasio et Girls In Hawaii. Ça place la barre encore plus haut car chaque fois qu'un groupe belge est signé par PiaS, il aspire à s'exporter.

#### L'ENVOL DES PIAS NITES

Pour leur cinquième édition qui se déroule les 14 et 15 mars, les PiaS Nites frappent fort. Très fort. Seront en effet réunis sur le site de Tour & Taxis Paul Kalkbrenner, Vitalic, Tigo, dEUS (qui fête le 20<sup>e</sup> anniversaire de la sortie de *Worst Case Scenario*), Girls In Hawaii, Mélanie de Biasio ou encore Baxter Dury. Face à la crise du disque, il est essentiel de trouver d'autres sources de revenus, notamment dans le live. Nous avons aussi envie d'organiser un événement qui mette en avant notre marque et nos artistes. Lors de la première édition des PiaS Nites en 2010, les tourneurs nous ont regardé avec méfiance, presque comme si nous étions devenus de nouveaux concurrents. Mais au fil des années, ils se rendent compte que ce n'est pas le cas. Au contraire, tout le monde y trouve son intérêt à commencer par les artistes. En 2012, Balthazar a créé l'événement aux PiaS Nites et le groupe s'est retrouvé ensuite dans tous les festivals d'été.



# ZOOM

## Puissance 3

### UN JEU TYPIQUEMENT BELGE ?

Foyer du surréalisme, terre de contrastes, la Belgique voit régulièrement surgir de son Royaume quelques types loufoques, des mecs à l'apparence dévergondée et aux idées azimutées. Telex, Hubble Bubble, Benny B, Two Man Sound ou Hoquets : des noms qui font sourire mais qui ont souvent emmené la musique ailleurs. Précurseurs de tendances, annonceurs de mode, ces projets folkloriques sautillent toujours en trio. Simple coïncidence ou formule magique ?

NICOLAS ALSTEEN

In'y a pas vraiment de liens entre Telex, Two Man Sound et Benny B, remarque Maxime Lê Hùng, bricoleur mélomane au sein du trio Hoquets. Mis-à-part le fait que ce sont des groupes belges et qu'ils sont toujours à trois, c'est assez difficile de les mettre en relation. L'équation n'est pas simple, mais l'observation évidente : l'histoire de la pop belge a plus d'un trio dans son sac à dos. Depuis le début des années 1970, le flot est continu. Dans le genre fofou, impossible de passer à côté de Two Man Sound. Cette tripléte de compète profite des seventies pour associer les rythmes disco à la musique brésilienne. Chez eux, samba et bossa nova s'agitent sous la boule à facettes. Composé de Pipou (Yvan Lacomblez), Sylvain Vanholmen (qui donnera plus tard naissance à The Wallace Collection) et de l'inénarrable Lou Deprijck (auteur du tube en plastic massif *Ça plane pour moi*), le groupe gagne sa popularité à la faveur de deux énormes succès (*Charlie Brown* et *Disco Samba*). Si ce trio reste célèbre pour ses chemises bariolées et ses moustaches au poil, leur morceau *Qué Tal America* continue, aujourd'hui encore, de secouer les soirées branchées du Lower East Side new-yorkais. Que dire alors de Hubble Bubble ? Punk avant l'heure, le groupe d'Alain Bureau, Daniel Massart et Roger Jouret n'a pas attendu 1977 pour faire peur à tout le monde. D'ailleurs, c'est simple : le jour où la reine d'Angleterre a découvert les Sex Pistols, l'affaire bruxelloise Hubble Bubble était pliée. Roger Jouret en a profité pour se transformer en Plastic Bertrand et remporter le succès que l'on sait. Dans un autre style, les trois co(s)miques de Telex vont imprimer le rythme électronique. Pour la blague ou pour l'histoire, la formation de Marc Moulin, Dan Lacksman et Michel Moers représentent la Belgique au concours Eurovision de la chanson 1980. Le groupe termine dans les bons derniers avec trois malheureux points. Cette glorieuse déconfiture va rester dans les annales : à partir de cette défaite, Telex de-

vient un référent européen de la musique électronique. Difficile aujourd'hui de quantifier l'héritage légué au monde par ces trois-là... Autre look, autre genre. En 1989, le trio Benny B devient le premier groupe de hip hop francophone à obtenir un succès commercial. *Vous êtes fou !* Pas qu'un peu. Entre 1989 et 1990, Benny B, Daddy K et Perfect ont véritablement explosé les ventes et dominé le marché. Après trois millions de disques écoulés, les lascars se sont tirés avec le pactole pour laisser place à la Benz de Suprême NTM et autres bad boys de Marseille. Plus proches de nous, François Schulz, Maxime Lê Hùng et McCloud Zicmuse ont conçu les Hoquets. Avec ses instruments fabriqués de toutes pièces, ce drôle de trio a (en)chanté la Belgique sur des sonorités empruntées à la scène tradi-moderne de Kinshasa. Dans la case rock'n'roll, le trio The Experimental Tropic Blues Band vient de célébrer le 21 juillet à sa façon avec The Belgians, concept aux couleurs noir-jaune-rouge pensé pour se payer une sacrée fête (nationale). Pays de tous les possibles pour quelques trios improbables, la Belgique fait souvent sourire.

#### FARCEURS OU PRÉCURSEURS ?

La dimension distrayante et fantaisiste reste le propre de toutes ces formations. Chez les Hoquets, l'idée était d'aboutir à une forme musicale à la fois intéressante et instructive. On voulait que les gens apprennent des trucs sur la Belgique en s'amusant, raconte Maxime Lê Hùng. L'aspect ludique était essentiel. Mais la recherche sur le son l'était tout autant. Ce n'était pas que de la rigolade. Et, quand on parle de blague belge, on a tout de suite envie de tendre le micro à nos voisins français. Si tous ces trios sont parfois perçus comme des rigolos, c'est parce qu'ils surgissent de façon totalement isolée, sans la légitimité d'une « scène ». Ce sont des francs tireurs, note Pierre Siankowski, journaliste chez Les Inrockuptibles. On peut quand



même se demander pourquoi tous ces groupes sortent de Belgique et pas d'ailleurs. Déjà, ils se caractérisent tous par une véritable liberté de ton. Aucun de ces projets n'a la volonté d'appartenir à un genre précis. Dans des villes comme Paris, Londres ou Berlin, on assiste à des « effets de groupe ». Là-bas, quand un courant musical se dégage, il convient d'en respecter les codes musicaux et vestimentaires. Le style répond alors à ses propres lois et ses propres lieux. Tout est codifié. En Belgique, les musiciens semblent moins attachés aux logiques d'une « scène ». Il n'y a pas de courant dominant.

Autre fait marquant : la folie douce des trios belges fabule généralement ses mélodies entre Bruxelles et Liège. L'origine de tous ces groupes doit également jouer un rôle dans leur perception de la musique, ajoute Pierre Siankowski. Bruxelles et Liège sont aux carrefours des cultures. Bruxelles est au centre de l'Europe, à équidistance de Londres et de Paris. Liège se situe juste à côté de l'Allemagne et des Pays-Bas. La Belgique n'est loin de rien. C'est un petit pays, tourné vers le monde. Au niveau musical, ce n'est pas une nation nombriliste. Des groupes comme Benny B ou Telex le montrent bien. Ces gens ont débarqué dans l'arène sans se prendre au sérieux. Avec ces trios, on n'est pas face à une attitude crâneuse. Ces gars sont juste là pour la beauté du geste. Sur le coup de la spontanéité, ils rassemblent des courants musicaux qui, sur le

papier, sont complètement antinomiques. Ce côté direct et je-m'en-foutiste est un véritable trait de caractère. Du côté de The Experimental Tropic Blues Band, on est plutôt d'accord avec ce constat. Ben oui, nous, quand on propose un truc, on a tendance à s'emballer et foncer tête baissée, témoigne Dirty Coq, le guitariste du trio liégeois. Je trouve qu'on a toujours été meilleurs dans l'inconscience générale. Quand on va vite, on touche à l'essentiel. Généralement, on part sur des idées qui nous semblent évidentes. On ne se prend jamais la tête. C'est peut-être pour ça qu'on a l'air de rigolos... De toute façon, en Belgique, on a un background surréaliste. Chez nous, quand on mate un reportage télé où un gars construit une soucoupe volante dans son jardin, on ne s'étonne pas. C'est presque normal. Alors, forcément, on se nourrit un peu de ce contexte... Après, je ne sais pas si ça nous rend unique. En France ou en Allemagne, j'ai l'impression que les groupes se disent : Attends, on ne va pas se fringuer comme ça et sortir un son pareil, c'est trop con ! En Belgique, on le fait. Je crois que c'est la seule différence. Reste alors le mystère du chiffre trois. Ce n'est pas inexplicable, révèle Dirty Coq. C'est juste plus simple de tourner en trio. Ça coûte moins cher, tu couvres toutes les fréquences et t'as juste la place nécessaire dans ta bagnole pour taper le matos et partir en tournée. Fallait juste y penser.



© DPHI

# ZOOM

## 30 ans de hip hop en Belgique

### «PEACE, LOVE, UNITY, RESPECT AND HAVING FUN»

Voilà 30 ans que la culture hip hop a pris racine en Belgique. Ne cherchez pas : personne n'a signé chez nous d'acte de naissance. Pas plus d'ailleurs que cela ne s'est passé de la sorte aux États-Unis où, là, on remonte au début des années 1970 pour voir différentes disciplines accoucher peu à peu de cette même culture. Dans les coins défavorisés du Bronx (notamment), lors de ces désormais fameuses « block parties », on les identifie au nombre de quatre : la danse, le rap, le deejaying et le graffiti. Il est, cela dit, devenu de bon ton d'en ajouter une cinquième : la connaissance.

DIDIER STIERS & NICOLAS CAPART

**P**ourquoi 1983 ou 1984 en Belgique, alors ? Réponse de Philippe Fourmarier alias Fourmi, qui anime le chapitre belge de la Zulu Nation : *La présence concrète chez nous de certains groupes et l'apparition des premiers concours de danse ou des premières démonstrations remontent à 1983. Mais il est vrai que 1984 a été l'année de l'explosion commerciale, y compris au cinéma !*

La Zulu Nation ? C'est l'œuvre d'Afrika Bambaataa. Kevin Donovan pour l'état civil américain. À l'époque où Ronald Reagan occupe la Maison Blanche, lui se dépêtre d'ennuis judiciaires et quitte le gang des Black Spades. Rap, deejaying, graff et danse se pratiquent déjà depuis une petite dizaine d'années : sur base de quelques notions d'activisme, et fasciné par le film *Zulu* de Cy Enfield, il va les fondre en une sorte de corpus philosophico-mystico-social, histoire de réveiller les consciences. Et de marteler ce message : « Peace, love, unity, respect, and havin' fun ».

En Belgique, cette « nation » va aussi avoir pour fonction d'assurer une certaine fédération de tendances et de courants différents. À force, les uns et les autres se mettent alors à réfléchir sur leur art, à donner un sens plus ou moins grand à leur pratique. Rayner, actif avec De Puta Madre, l'une des formations emblématiques de la scène belge, a son avis sur la question : *Pour moi, le hip hop n'est pas un mouvement dans lequel on entre pour pouvoir se plaindre. C'est un terrain de jeu sur lequel tu t'épanouis à partir du moment où tu arrives à trouver ton délire. Il n'est pas nécessaire d'avoir des problèmes pour revendiquer. Il n'est pas*

*nécessaire d'être dans la galère pour s'intéresser à cette culture. Tu peux aussi simplement revendiquer le fait d'être enfin compris par des gens qui vivent les mêmes choses que toi, qui ont des références identiques aux tiennes. Je n'ai jamais abordé le hip hop par le côté plaintif, « Calimero », même si ça sert également à ça, parce que c'est un moyen d'expression. Le hip hop, c'est « peace, love, unity and having fun ». Le « having fun », il est super important aussi.*

#### ENTRE DÉBROUILLE ET PASSION

Bruxelles, mercredi 27 novembre, Centre Culturel Jacques Franck. Le chapitre belge de la Zulu Nation organise une autre de ces conférences inscrites dans un cycle baptisé 5e Discipline. Parmi les invités du jour : Afrika Bambaataa, le « père spirituel », et Rayner, l'un des MC's que compte De Puta Madre.

Rayner se voit comme un activiste, d'un mouvement qui lui tient toujours à cœur. Son approche de l'écriture rap est engagée, revendiquant au minimum l'authenticité : si elle est parfois un peu plus délirante, « ego trippée », il fait de son mieux pour y glisser quelques « vérités vraies ». Avec De Puta Madre, tout comme ses comparses, il a toujours essayé de n'être ni professeur, ni poète, ni prophète. *Mon univers est hardcore, underground, où les textes sont plutôt faits de ressentis, de punchlines, d'images choc.* Premier destinataire : son crew. *Nous étions une équipe, rappelle Rayner, de mecs qui faisaient les choses sérieusement sans se prendre au sérieux. À aucun moment, nous ne nous sommes dit « prise de conscience », qu'il fallait arriver avec tel thème ou telle thématique.* Outre ses activités musicales, il tra-

#### BENNY-B\*\*\*

Prophète en son (plat) pays

Pour le Cuizinière du groupe TTC, il fut, au même titre que MC Solaar ou Sydney qui présentait HIP HOP (*lire « à chiper à choper », NdR.*), première émission TV consacrée à la culture hip hop en francophonie une source d'envie et d'inspiration majeure, même si *les gens ne l'avaient jamais*. Certes, Passi l'a un jour comparé à Fatal Bazooka, mais Booba fait aussi allusion à lui dans *Illegal* et Fredy K du crew légendaire ATK continue de le citer comme référence. Dans la foulée du succès de *Mais vous êtes fou?*, l'ex-assistant chocolatier d'origine marocaine Benny B et ses complices Daddy K (DJ) et Perfect (breakdancer) devenaient, en 1989, les premières stars hip hop de Belgique et des précurseurs à l'échelle du Vieux Continent. On estime aujourd'hui à 3 millions le nombre de plaques vendues par le trio à travers le monde (*maxis, singles et albums confondus, NdR.*). Puisqu'il représente à lui seul la mémoire du hip hop né sous nos latitudes pour nombre d'oreilles internationales, pour fêter dignement cet anniversaire, une petite entrevue avec Abdel Hamid Gharbaoui semblait donc de circonstance.

**Quand vous avez lancé Benny B, pensiez-vous entrer dans la légende ?**

Quand Benny-B est né, il n'y avait ni GSM, ni PC portable, ni télé-réalité... Impossible d'imaginer où cette aventure allait nous mener. Nos ambitions étaient minimes d'ailleurs. Nous n'avions aucune idée de ce que coûtait ou rapportait un morceau, un disque, un contrat, un passage en télé, un bon management... Faire un titre, l'entendre passer à la radio ou le voir se vendre chez un disquaire, c'est finalement tout ce que nous pouvions espérer. Les

moyens et les infrastructures étaient limités à l'époque. Pas de bling bling ou de star-system...

**Certains vous prenaient malgré tout pour des rigolos...**

Nous venons d'un autre temps, d'une autre ère. Nous étions tellement différents, aussi bien niveau look que côté musique, c'était facile de se moquer de nous... Ne serait-ce que par jalousie, ce que faisaient d'ailleurs nombre de groupes français, comme NTM ou IAM, car nous leur faisions de l'ombre. C'est de bonne guerre. Beaucoup d'autres nous raillaient par ignorance. Nous comparant à un boys band préfabriqué. Certes, nous avons utilisé une musique commerciale et des sons techno très tendance à l'époque. Mais c'est ce qui a permis de faire connaître le rap français dans tous les pays francophones, puis dans le monde entier.

**Quels furent les meilleurs souvenirs, les rencontres les plus fortes ?**

Le premier fut le départ pour les États-Unis. On parle bien ici d'un jeune marocain d'une vingtaine d'années, fils d'ouvrier vivant à Molenbeek dans un quartier populaire à forte densité étrangère, qui regardait des séries US à la télé et ne se doutait pas un seul instant qu'un jour il verrait des taxis jaunes en vrai et des gratte-ciels à perte de vue (...) Puis, il y eut notre passage dans cette émission qui rassemblait toutes les familles devant leur poste de dimanche après midi - Le Monde est à Vous - avec un présentateur de légende, Jacques Martin. Le passage à l'Olympia fut aussi un moment marquant. J'étais le premier petit jeune de quartier à passer dans cette salle mythique, pour y jouer une musique de rue. Enfin, des rencontres extraordinaires, il y

en eu beaucoup... Avec des artistes de renom tels que Johnny Halliday dont on a partagé la scène. Ou encore Arnold Schwarzenegger, croisé au Hard Rock Café, qui reprend avec moi un morceau du deuxième album en acappella.

**Dans le milieu du hip hop, on fait encore appel à toi aujourd'hui ?**

La roue à tourné. Les jeunes fans qui nous écoutaient à l'époque sont devenus les stars montantes du rap français. Ils reconnaissent avoir connu ce style musical et y être entrés grâce à moi. Certains me demandent de faire des featurings, d'autres - comme Booba, Youssoupha, Disiz la Peste, Orelsan, Vincenzo et plein d'autres - me citent dans leurs textes. C'est une fierté pour moi, une vraie reconnaissance. La vérité dévoilée au grand jour... Ils ont rendu à Benny-B ce qui appartient à Benny-B (rires).

**Que penses-tu de ce hip hop que vous avez contribué à créer, et qui fête ses 30 ans en Belgique ?**

Le rap aujourd'hui est ce qu'il est. Il s'est fait tout seul, grâce à chacun des protagonistes du rap français, des stars aux emcees moins connus. Nous n'avons fait qu'ouvrir une porte et attirer le regard sur ce qui allait devenir une des musiques les plus influentes dans l'industrie française. Beaucoup ont cru à un phénomène de mode, une passade, mais aujourd'hui le rap français est une entreprise qui rapporte des millions et rend des jeunes de banlieue millionnaires. Le hip hop rassemble des jeunes de toutes disciplines: break, danse, deejaying, graff, tag... Ma fierté est d'avoir été le premier rappeur médiatisé, le premier disque d'or aussi... Je suis un peu le Grand Master Flash du rap, le grand père de tous les rappeurs (rires).



© Caroline Lestier

vaillie pour l'heure dans l'événementiel et le concert, a ouvert un magasin et développé une marque avec Pablo Gonzalez, le mc/graffeur/peintre de la bande.

#### DU TAG À L'ÉCRITURE

S'il s'intéressait déjà un peu à la culture hip hop, c'est par le tag qu'il y est vraiment arrivé... en tombant sur les pages noircies inlassablement par un camarade de classe. Nous sommes alors en 88. *J'ai directement flashé. À partir de là, j'ai commencé à évoluer avec un groupe schaarbeekois qui s'appelait RCS. C'est vraiment le tag qui m'a amené à l'écriture. J'ai commencé à écrire et à rapper fin 89.* Les influences ? Pas la France, qui ne compte pas encore de groupes « institutionnalisés ». Les premières sont donc américaines : Erik B & Rakim, Digital Underground, Run DMC, Biz Markie...

Après sa rencontre avec Défi-J. Rayer se retrouve sur la première compilation de rap made in Belgium, « Brussels Rap Convention volume 1 ». À l'époque de BRC, Rayer a 16 ans. Il poursuivra avec un collectif de dingues (sic), RAB (pour « rien à branler »), animé par la volonté de faire évoluer les choses de manière accélérée. *Nous nous étions regroupés en tant que spécialistes de chacune des disciplines du hip hop, de façon à former un groupe puissant. Et je crois qu'on a foutu un peu le dawha pendant quelques années, dans le tag notamment.*

#### L'AVENTURE DE PUTA MADRE

*Après, je suis passé à un projet plus important : De Puta Madre, fondé avec Pablo, Smimooz et Grazzhoppa. Cette aventure-là commence au milieu des années 90.* Ces garçons ont la tête dure, alors pour pouvoir faire ce qu'ils ont envie de faire et non ce qu'on attend d'eux, ils sont obligés de mettre en place des structures : *Nous avons fondé le premier label indépendant ici en Belgique, 9mm, pour pouvoir développer nos productions et celles des artistes « satellites » qui gravitaient autour de nous.*

De Puta Madre en quelques dates, ça donne : premier album en 1995 (*Une ball dans la tête*), deuxième album en 2000 (*Technik stonic*), dérapages contrôlés de Smimooz et Pablo Gonzalez en 2005 (*Les Deux Fils de Pute*). *De Puta Madre, ça a été plus de concerts, des shows, des rencontres, des festivals, des gens super intéressants, un échange constant. Et puis, la marque De Puta Madre (Ndlr : des fringues) a commencé à nous faire chier ; comme nous ne nous identifions pas du tout à ça, nous avons voulu lancer des projets nous représentant vraiment.*



© Julien Drennet

#### OUI, MAIS SI ON DANSE ?

En 30 ans, la danse hip hop, b-boying pour les uns, break pour les autres, aura elle aussi bien changé. Ou pas, c'est selon. Le temps des accros profitant du moindre bout de carrelage lisse ou d'un carton pour effectuer quelques enchaînements spectaculaires sous l'œil médusé des passants peut avoir l'air lointain. Il reste que la discipline, dont les racines sont à chercher aussi bien dans les traditions tribales africaines que la gestuelle d'un James Brown ou l'art du mime, se pratique aujourd'hui encore. Que ce soit dans des battles réunissant des participants venus des quatre coins du monde et sponsorisés par l'une ou l'autre grosse marque. Ou, à l'autre bout du spectre, quand certains chorégraphes « classiques » (du côté de Charleroi-Danses notamment) imaginent intégrer les codes du break dans leurs créations.

En septembre 2012, à quelques heures de la traditionnelle Battle Of The Year BeNeLux, à propos de cette danse en Belgique, Philippe Fourmarier confiait au Soir : *J'y vois de la maturité, il y a des créations, de nouveaux groupes se montent, quelques centres s'ouvrent, des maisons de danse essaient de changer un peu leur programme... La Belgique compte aussi de gros concours, de niveau international. Pour l'instant, il n'y a pas à se plaindre ! Et à la question de savoir si cette discipline ne resterait pas la plus proche de ce qu'était la culture hip hop telle qu'elle s'est cristallisée chez nous au début des années 80, télévision aidant, il répond : Beaucoup le disent... Bien sûr, il y a ici aussi de tout : du commercial, des gens qui la pratiquent sans l'âme, ou juste comme un sport. Mais c'est vrai qu'au niveau des valeurs, les b-boys sont quand même les derniers des Mohicans !*

#### AVANT LE NET

*À l'époque, pour être au courant, il fallait se déplacer,* résume Rayer. On l'oublierait presque : il fut un temps où Internet, les réseaux sociaux et les e-mails relevaient de la science-fiction. *C'était autant aller à un battle de breakdance, ou à Londres pour je ne sais quel anniversaire. Et donc, oui, nous allions aussi en France où nous avions des connexions. Le premier album de De Puta Madre a d'ailleurs été directement distribué là-bas, par Bondage.*

À vrai dire, il n'y avait pas vraiment d'alternative. *Pour faire ce que nous faisons, nous étions obligés de nous structurer. Et nous étions conscients que cela devait être ainsi dès le début : trouver des studios, des endroits où presser les disques, de bons graphistes pour avoir de bonnes covers, un distributeur, des contacts média. Quelque part, nous n'avions pas le choix, nous étions acculés, mais comme nous avions l'énergie pour le faire et que nous voulions bien le faire... nous l'avons fait.*

#### NOUVEAU TESTAMENT

Si la Belgique musicale a de tous temps plutôt brillé de couleurs pop-rock, ses institutions œuvrent depuis quelques années à rétablir l'équilibre. Ou du moins à réduire le retard d'une scène hip hop certes plus jeune mais aussi un brin à la bourre. En la matière, il y aurait eu schisme vers l'an 2007, et l'on pourrait presque parler d'un ancien et d'un nouveau testament en ce qui concerne le hip hop, sa perception et son traitement.

Françoise Gallez, employée du Service des Musiques non-classiques de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, entre autres en charge des musiques urbaines, se souvient : *Dans les années '90, le Programme Rock intégrait des artistes comme De Puta Madre, Starflam ou Pitcho à ses activités. Il y avait déjà une ouverture, mais c'était une époque où l'on cloisonnait moins les genres.* Elle poursuit : *Par la suite, le hip hop a souvent été traité comme une matière « jeunesse », et qui dit jeunesse dit amateur. En 2008, Fadila Laanan a pris les choses à bras-le-corps et, en 2009, un budget spécifique à la promotion et la professionnalisation du secteur a été dérogée. Depuis, le ministère accorde une attention particulière à cette scène.*

*Alors qu'un programme en faveur du développement du secteur rock commençait à porter ses fruits avec une vraie scène et des groupes émergents, lors de sa première législature, Fadila Laanan a été particulièrement soucieuse de développer le même*

*genre de schéma pour le secteur des musiques urbaines, nous indique Pierre Adam, Conseiller musique au sein du Cabinet de la Ministre. Elle a donc œuvré en ce sens, en appliquant exactement la même méthode. Les deux genres étaient assez similaires, mal perçus du grand public. Le hip hop, comme le rock en son temps, véhiculait une image détestable.*

À cette époque, tout était encore à faire au rayon hip hop mais les choses allaient changer puisque, légitimement, le genre est devenu un enjeu de politique culturelle. *Il manquait de passerelles entre les opérateurs du secteur analyse Pierre Adam. À l'instar de la dynamique Court-Circuit pour le rock, la Ministre a tenté de mettre les protagonistes autour de la table pour essayer de construire un projet. Au début, c'était un brouhaha difficile à gérer. Il y eut de nombreuses réponses, l'attente était grande, car ces acteurs s'étaient toujours sentis délaissés par les pouvoirs publics. Une des premières mesures a été de revaloriser Lezarts Urbains en les relogant dans des locaux dignes de ce nom... Avant cela, ils vivaient dans des locaux non appropriés.*

Beaucoup de chemin a été fait. Des artistes comme Convok, Veence Hanao, Scylla, 13Hor, Pablo Andres ou Gandhi (la liste est non-exhaustive) ont grandi et en ont profité. Mais on entend encore parfois des rappeurs en herbe se plaindre d'être défavorisés par rapport aux talents pop/rock. Françoise Gallez

leur répond : *Ils ont tort et raison. En Belgique francophone, on est peu ouvert aux musiques black américaines, et davantage influencé par l'esthétique pop-rock anglo-saxonne. Les programmeurs ont encore pas mal de préjugés par rapport au rap. Idem pour notre service public qui n'a jamais affiché, si ce n'est l'alibi Sonar, sa volonté de dire que le hip hop est bel et bien une musique actuelle et jeune. À contrario, la scène rap belge n'est encore qu'aux prémices de sa professionnalisation - pas encore assez d'agence Skinfama, de Souterrain Productions ou d'ASBL Lezarts Urbains - et manque souvent d'auto-évaluation.*

Ce qui manque peut-être à notre hip hop national, ce sont quelques grosses cylindrées, comme jadis Starflam ou De Puta Madre, pour à nouveau traverser les frontières. Ainsi, Pierre Adam de conclure : *Aujourd'hui, d'autres acteurs ont apparus, le milieu s'est professionnalisé, des gens sont rémunérés pour s'en occuper, ce qui n'était pas le cas il y a quelques années. Sous l'impulsion de Fadila Laanan, les projets issus des musiques urbaines sont pris en considération, de manière privilégiée même. Le Studio des Variétés leur est désormais ouvert - Gandhi y était récemment - et on voit ces artistes programmés dans des festivals comme les Francos, c'est également nouveau. Maintenant, il faut un peu de temps pour que la qualité artistique suive. Ce qu'on a réussi à faire en rock a malgré tout pris 15 ans.*



© Aurélie Vannisthem

## MOINS DE CREWS

En 2013, les choses ont-elles beaucoup changé ? Disons qu'elles se font autrement. Si je voulais sortir quelque chose aujourd'hui, je ne le ferais pas comme à l'époque. Ça n'a pas de sens de sortir un CD, un vinyle ou même une cassette. Un enregistrement ? Aller en studio pour commencer à payer des heures ? Je repenserais plutôt ça comme à la grande époque du jazz. Les mecs ne vendaient pas vraiment de vinyles, ils faisaient des tournées. C'est la scène qui prime. Je crois que je m'arrangerais avec un endroit, pour faire un concert, et l'enregistrer. Là, tu as ton clip et ton son en même temps.

À quoi ressemble le hip hop en Belgique, désormais ? Il y a aujourd'hui peut-être moins de crews, et plus de solitaires ou de petites équipes. Pourquoi ? La motivation est probablement différente. Quand j'ai commencé, je ne pensais même pas faire un jour de la scène, ou sortir un disque. C'était pour flasher mes potes, parce qu'eux me flashaient quand ils faisaient leurs délires. Et ça s'arrêtait là.

N'empêche, Rayer trouve incroyable que cette culture existe toujours à l'heure actuelle. Une culture qu'il voit comme un mouvement toujours en évolution. Quand j'entends du rap au supermarché... C'était inconcevable, à l'époque.

## BELGIQUE, GARDIENNE DE LA FLAMME

Il n'est pas toujours chose aisée de juger d'une scène nationale où l'on a les deux pieds. D'avoir le recul nécessaire pour passer outre les frontières et jauger notre bon vieux rap belge trentenaire à l'aune de l'objectivité. Nous avons donc, pour se faire, interrogé un cadon en la matière. Dans les couloirs du rap-jeu, le sieur Olivier Cachin est ce qu'on appelle un expert. Journaliste et auteur, féru de musiques noires en général et de hip hop en particulier, il est l'ultime référence dans son domaine. Quand on l'interroge sur l'existence même d'une scène rap noire-jaune-rouge, le spécialiste français mêle dent dure, lucidité et affection. Vu d'ici, le rap belge s'est un peu arrêté à Benny B. Ceci dit, c'est quand même un artiste qui a popularisé un genre à une époque où ce n'était pas encore un genre justement, où c'était même une source de moquerie pour certains. À l'époque, comme tout le monde, je me foutais de sa gueule... Nombreux étaient ceux qui le trouvaient ridicule. Pourtant, avec le recul, c'est sans aucun doute quelqu'un qui a eu son importance. Les morceaux, c'était de la pop assez bien foutue, Perfect était un excellent danseur, Daddy K un très bon DJ... Au final, Benny Gharbaoui est un monsieur qui a effectivement compté.

Néanmoins, les acteurs du hip hop brassé chez nous ont souvent eu tendance à snober Benny B, le trouvant trop hit-parade et pas assez bitume... Ce qui m'a frappé, c'est la sortie d'une compilation rétrospective du rap belge assez complète, en trois CD's (ART-Chives, par Lezarts Urbains, sortie en 2007, Ndlr.) où étonnamment on ne retrouvait pas Benny B. J'ai appelé les personnes qui s'étaient chargées de la sélection pour leur dire ma surprise... On m'a répondu en substance que c'était trop commercial, et j'ai trouvé ça stupéfiant. Parce que c'est quand même passer à côté de l'histoire d'un genre qui n'a pas non plus énormément de représentants. Fort heureusement, mais sans jamais crever l'écran, certains d'entre eux ont malgré tout su faire résonner leurs rimes jusque dans l'Hexagone. J'aime beaucoup Balaji et son album Hotel Impala est vraiment un super beau disque.

Son ancien collectif Malfrats Linguistiques (ensuite devenu Starflam, Ndlr.) a également signé quelques très bons morceaux. Il y a eu aussi De Puta Madre, qui eux pratiquaient une fusion plus rock... Ou encore James Deano, qui avait été bien lancé en France avec le sympathique Fils du Commissaire, même si cela n'a pas fonctionné. Donc oui, pour moi, c'est quelque chose qui existe... J'aime beaucoup la Belgique mais les Français, qui ont toujours l'impression d'être plus intelligents que tout le monde, ont souvent tendance à faire des grosses blagues lorsqu'on leur parle de rap belge.

Un hip pop taillé pour la bande FM avec Benny B, plus world et métissé avec Balaji, punk d'esprit pour De Puta Madre ou encore sombre et introspectif avec Veence Hanao... Dessiner les contours d'une belgitude rap tellement variée n'est pas chose aisée. Y-aurait-il cependant un dénominateur commun ? Des caractéristiques propres au rap du « plat pays qui est le mien » ? Il y a toujours eu une grande ferveur autour de l'idée du hip hop en Belgique, beaucoup plus qu'en France à mon sens. Un côté encore très idéaliste de la scène, chose qui n'existe plus depuis longtemps dans l'Hexagone. Il y a un côté gardiens de la flamme chez vous, l'image d'Épinal d'un rap à l'ancienne, et c'est plutôt mignon.

Mais alors, où donc le bât blesse-t-il ? Le rap belge a le même problème qu'a eu en son temps son homologue britannique : il est coincé entre le marteau et l'enclume. À partir du moment où il utilise la même langue, cela devient compliqué pour lui de trouver sa propre identité dans l'ombre d'un mouvement voisin qui prend énormément de place, où rapidement des gens se sont mis à vendre beaucoup de disques ou à faire des scandales... De la même façon que le rap anglais a peiné à s'affirmer à côté du rap américain, le rap belge a du mal à exister face au rap français. D'autant que la Belgique est petite et que son marché est minuscule... Finalement, il n'y a que les rappeurs suisses pour avoir un marché encore plus petit. Pour vivre de son art, cela reste un handicap. Bien souvent, le MC belge est en effet tributaire de son succès en France, qui demeure un passage obligé pour lui s'il veut percer.

Le hip hop français, lui, a plutôt le vent en poupe au 21<sup>e</sup> siècle. Reste à déterminer le secret de cette vitalité pour, pourquoi pas, s'en inspirer. Il se porte très bien car il s'est diversifié. Il y a une décennie, on observait une tendance au gangstérisme systématique, mais aujourd'hui existe une frange devenue populaire. On aime ou pas Sexion D'Assaut, les gars n'en restent pas moins des artistes qui ont un vécu, un parcours, un background qui sont ceux d'authentiques rappeurs... Et qui leur ont permis de remplir cinquante fois le Zénith, trois fois Bercy, etc. On a d'autres artistes plus pointus mais aussi fédérateurs comme Kery James... Des gens qui font des tournées très longues et fructueuses comme Youssoupha ou Orelsan. Il y a vraiment aujourd'hui un angle populaire au hip hop qui n'existait pas il y a dix ans, exception faite de NTM. Et c'est plutôt bon signe, car, ce qui fait la longévité d'une musique, ce n'est pas la qualité de sa frange dure, qui reste très importante, mais plutôt l'impact qu'elle pourra avoir sur le grand public. Sinon, cela se referme et ça devient vite un sous-genre quasi embryonnaire. Les genres musicaux ne peuvent pas grandir sans cette diversification-là.

APERÇU

# Un label éphémère POUR QUOI FAIRE ?

On a parfois vent d'étonnantes démarches en se baladant sur le Net. Celle-ci, par exemple, résumée par une brève info : « Pendant que les champs brûlent (ou « les champs brûlent ») est un nouveau label limité dans le temps, il sera composé d'une série de 10 sorties en digipacks blancs. » La démarche serait-elle signe des temps ? Autant aller poser la question à son initiateur...

**DIDIER STIERS**



Pour Pierre Bihet, qui dirige Pendant que les champs brûlent, l'idée était de travailler sur un concept susceptible de lui amener quelque chose de plus cohérent que son précédent label (il préside aussi à la destinée de Young Girls Records) : J'ai soigneusement sélectionné dix musiciens et je leur ai demandé d'enregistrer un disque sans leur donner beaucoup plus d'indications. Le simple fait de les avoir choisis colle avec l'image que je veux donner au label ; je n'ai pas besoin de les guider, je sais à quoi m'attendre.

Ces dix disques sont supposés former une sorte de bande-son de la déchéance et de la fin du monde. J'ai cette obsession d'assister à un désastre en tant que spectateur impuissant. Cette chanson de Niagara (Ndlr : « Pendant que les champs brûlent », pour les distraits) est probablement la plus belle chanson en langue française que je connaisse. C'est en écoutant les paroles du premier couplet que m'est venue cette idée de témoigner d'un déclin inévitable.

À ceux qui se poseraient la question de savoir si tout cela est bien utile, la réponse est claire : cela facilite la promotion et, même si ce n'est pas le but ultime, c'est plus vendeur. Sur mon précédent label, je devais me battre pour défendre certaines sorties. Le concept de label éphémère à édition limitée crée de la rareté. Et ça donne envie de col-

lectionner l'entière du catalogue. C'est aussi beaucoup plus facile de convaincre les distributeurs : ils ont beaucoup moins de réticences à acheter les disques d'artistes moins connus parce qu'ils font partie d'un tout, d'une collection. Et le milieu de la musique expérimentale regorge de fameux spécimens de collectionneurs frappadings !

Pierre Bihet a, de son propre aveu, passé dix ans ou presque à sortir à peu près tout et n'importe quoi, qu'il s'agisse de style, de format ou même d'artwork. D'où une certaine lassitude... J'ai commencé à me poser des questions sur le sens et la démarche que ce label pouvait avoir ; je suis progressivement passé à autre chose. Bien sûr, les années Young Girls étaient très belles et significatives de cet état d'esprit juvénile que j'avais à l'époque, mais j'avais envie de m'aventurer sur d'autres territoires. Pendant que les champs brûlent est une transition parfaite à ce joyeux bordel : c'est clair, net et précis, je sais où je vais !

Un label éphémère, voilà bien qui ressemble à une première, en tout cas en Fédération Wallonie-Bruxelles. Par contre, à propos des détournements de concepts (après tout, un label n'est-il pas fait pour durer ?), les Américains en connaissent un rayon. Pierre Bihet nous en cite un bel exemple : Je pense à Mother Against Noise, cette association de mères terrorisées par la musique noise, créée pour lutter contre les

groupes du style de Wolf Eyes, Lightning Bolt et autres. Ces derniers ont tellement joué sur l'ambiguïté que plus personne ne sait si Mother Against Noise était réellement une association de puritaines ou une imposture des groupes eux-mêmes. À part ça, la télévision américaine est une source inépuisable de déviance malsaine, c'est assez fascinant et super inspirant, je la conseille à tous.

Difficile de nier l'influence de l'époque sur ce concept de label éphémère. Ne vivons-nous pas en des temps de consommation boulimique et instantanée ? Le label éphémère serait-il à la musique ce que le pop-up store est aux fringues ou à la déco ? Comme beaucoup, je suis une éponge, reconnaît Pierre Bihet, et ça transparait d'une façon ou d'une autre. Mais je pense qu'on doit se servir des aspects déplaisants de notre monde et les détourner à notre façon. Trop de gens restent bloqués au stade de la critique et de l'opposition pure et dure. C'est important, mais selon moi, il est beaucoup plus amusant de détourner ce qu'on essaie de nous imposer en tant que système ou façon de penser. En se servant par exemple de ces méthodes aliénantes, comme la publicité ou le marketing, pour en faire quelque chose d'intéressant, de significatif. J'ai toujours bien aimé ce concept un peu naïf qui consiste à attaquer l'ennemi de l'intérieur, avec ses propres méthodes.

www.leschampsbrulent.bandcamp.com

## LE · COM



# La musique se juge avec les yeux !

L'œil influence le jugement sur les musiciens bien davantage que l'oreille. L'attitude du musicien serait fondamentale. Les « cellules miroirs » joueraient un rôle dans les processus affectifs, tels que l'empathie et la contagion émotionnelle.

**ELSA DE LACERDA**

© Denis Bourne

On jugerait la musique avec les yeux plus qu'avec les oreilles ! Un constat étonnant, édifiant, voire même consternant pour certains. En effet, l'étude récente de la psychologue et pianiste américaine Chia-Jung Tsay vient de faire grand bruit : tests scientifiques à l'appui, elle révèle que l'œil influence le jugement sur les musiciens bien davantage que l'oreille. La preuve : si l'on projette le film d'un concours de piano, vous êtes 25 % à déceler le vainqueur à l'oreille, 52 % si l'on vous montre seulement l'image, sans le son. *Bon musicien, c'est bien, bon comédien, c'est mieux !* concluait le journaliste scientifique Pierre Barthélémy dans une tribune du journal Le Monde.

On jugerait donc avec ses yeux ? L'attitude du musicien, sa façon de monter sur scène, de saluer, son rapport au public, à l'instrument, serait fondamentale. Il serait aussi question en filigrane de son charisme, son magnétisme,... La question est complexe et presque tabou lorsqu'il s'agit de la musique et plus spécifiquement d'un concours. On pourrait crier au scandale et à l'imposture !

Quant au plaisir ressenti, nous sommes là dans le domaine de la pure subjectivité : certains vont aimer la fougue et le mouvement, d'autres vont être sensibles à des charmes de beauté et de tenues vestimentaires. Prenons deux cas diamétralement opposés : le pianiste allemand Severin von Eckardstein et la contralto Marie-Nicole Lemieux, deux vainqueurs du Concours Reine Elisabeth. Dans le premier cas, on a affaire à un jeune homme extrêmement réservé, montant sur scène le regard presque vide, droit, concentré. Le magnétisme de son jeu s'opère dans la sobriété. C'est une énergie presque immobile, extrêmement canalisée et dont la puissance est énorme. Quant à Marie-Nicole Lemieux, elle instaure d'emblée un climat de confiance et de sympathie. Elle incarne aussi la jovialité par son extraordinaire don de la communication et son humour.

Le magnétisme, cela se décline de mille et une façons et fort heureusement, il n'y a pas de recette miracle.

Il faut aussi préciser que dans les grands concours de musique classique internationaux, un système de cotation stricte a été mis en place : cotation sur cent, pas de délibération et exclusion de la

cote la plus haute et la plus basse. Bref, tout est mis en place afin que chaque juré se sente libre d'exprimer son jugement en son âme et conscience, sans influence aucune.

Incontournable de notre paysage musical, le Concours Belfius met en compétition les meilleurs élèves des Académies de Musique en Belgique et ce, depuis bientôt 50 ans.

Jean-Pierre Smyers, attaché culturel de Belfius Banque et organisateur du concours Belfius nous livre ses impressions sur l'étude de Chia-Jung Tsay :

*Le résultat de cette étude ne m'étonne pas, je le constate depuis des décennies et cela ne s'est pas accru ses dernières années : l'attitude du candidat sur scène est un aspect fondamental de sa prestation. L'apparence joue un rôle important. Lors du Concours Belfius, certains sont habillés parfois n'importe comment, apporte une bouteille d'eau sur scène, d'autres ont du mal à décrocher leur regard de la partition. Beaucoup de choses passent par le non-verbal. Peu de concours se déroulent « derrière paravent » et tant mieux : la vie du musicien est sur scène, face à un public et il ne faut pas le couper de la réalité. On ne peut pas se contenter du son ! Un concert, un concours, cela se vit avec tous ses sens et surtout, il n'y a pas d'objectivité en art !*

Sur Musiq'3, Anne Mattheeuws produit depuis dix ans *La Table d'écoute*, une émission hebdomadaire consacrée à l'écoute d'œuvres à l'aveugle.

*Je défends cette vision de la musique car elle fait fi de tous les aprioris et préjugés que l'on peut avoir. L'écoute pure. C'est parfois cruel et il y a souvent des surprises : ici on ose « rejeter » Pollini, Gergiev ou Richter ! Ce n'est pas toujours la valeur sûre qui l'emporte ! À compétence égale, aujourd'hui, c'est la présentation qui fait la différence et il n'est plus question de musique désormais ! Je constate par exemple à l'opéra, qu'une mise en scène flamboyante prend totalement le pas sur l'écoute : on regarde, on est émerveillé et on n'écoute plus la musique !*

Les comédiens et chanteurs sont coachés à la vie scénique : on leur apprend à regarder le public, saluer, se déplacer. Dans certaines productions théâtrales par exemple, on travaille en détails le salut final. *C'est la dernière image que le public a de vous !*, argumente énergiquement Armand Delcampe, metteur en scène et ténor du monde théâtral.

Plaisir de tous les sens, la musique s'apprécie avant tout avec les oreilles. À bon entendre !

## UN PSYCHIATRE ANALYSE...

**Isidore Pelc, ancien Chef du Service de Psychiatrie de CHU Brugmann, représentant pour la Belgique à l'OMS pour la santé mentale, conseiller et conférencier à travers le monde nous livre ses impressions sur l'étude de Chia-Jung Tsay.**

*Je ne suis pas tout à fait étonné par ses résultats : on sait maintenant, grâce à l'imagerie médicale, analyser en profondeur le cerveau et il existe ce que l'on appelle les cellules miroirs, une catégorie de neurones du cerveau qui présentent une activité lorsqu'un individu observe un autre individu. Ces neurones miroirs joueraient un rôle dans l'apprentissage par imitation, mais aussi dans les processus affectifs, tels que l'empathie, un effet de contagion émotionnelle. Cet amas de cellules fortifie la communication. Le développement personnel n'est jamais isolé, il se fait au contact des autres personnes. Nous sommes très sensibles à la communication non-verbale. Lors d'un récital de piano, le public, le plus souvent, souhaite voir les mains du pianiste. Aujourd'hui, les moyens audiovisuels nous permettent d'écouter mais, surtout de voir dans d'excellentes conditions les concours de musique comme le Reine Elisabeth par exemple. Il y a des artistes, mais aussi des avocats, des hommes d'affaire qui savent « se vendre » particulièrement bien. L'appréciation se fait toujours de manière globale. Le spécialiste est dans une écoute particulière, il décortique, analyse. Il arrive parfois que le professionnel se fasse manipuler, mais il doit en être conscient. Cette perception globale modifie ce que l'on est censé entendre. L'histoire personnelle joue un rôle fondamental dans la perception que nous avons des choses et notamment de l'art.*

## MARTINE DUMONT-MERGEAY A DU MAL À Y CROIRE

**Martine Dumont-Mergeay, critique musicale à La Libre Belgique**

*Je travaille beaucoup à l'écoute. J'ai découvert la musique par le disque et surtout par la radio. C'est vrai, aujourd'hui le visuel a pris beaucoup d'importance et il l'emporte souvent, mais les oreilles ne trompent pas, c'est une question de concentration, en tant que professionnel, il faut faire l'effort de diviser les choses. Un musicien est parfois en belle adéquation avec son jeu : il a une belle présence, un beau contact, une belle allure, cela augmente le plaisir du spectateur, c'est indéniable. L'enjeu est de ne pas se faire avoir. On peut se faire bluffer trois minutes, enfin 30 secondes, non, je ne me fais pas bluffer, nous confie Martine Dumont-Mergeay en souriant.*

*Enfant, je suivais le Concours Reine Elisabeth à la radio, en famille, on a toujours su qui serait le premier ! Ce qui compte c'est la puissance de la musique elle-même. Je constate cependant que beaucoup de musiciens classiques ne songent pas assez à leur présentation. Pour moi, le show suscite plutôt la méfiance !*

Plaisir, le mot est lancé : la musique ne s'écoute pas seulement au disque. Si le public se déplace, c'est pour apprécier un spectacle : la présence d'un artiste, son « body language », sa façon de se mouvoir et de capter son public nous apporte plus ou moins de plaisir. Et cette étude serait sûrement transposable au concert.

# DÉCRYPTAGE

## À QUI EST LA CHANSON ?

Reprises, remixes, samples, adaptations... Qu'est-il permis de faire en toute légalité ? Décryptage.

DIDIER ZACHARIE



The Moonshine Playboys © K. Krenon

### LIVE

Il y avait ce groupe, des gamins qui jouaient quelque chose comme leur premier concert quelque part au fin fond de la Gaume. Il devait y avoir cinquante personnes à tout casser, la plupart plus près du bar que de la scène. À la fin de son set, ce trio dont j'ai oublié le nom s'est lancé dans une reprise d'*Un jour en France* de Noir Désir. Enfin, une reprise, c'est un grand mot ! Un carnage, ce serait plus juste. Après le concert, l'organisateur s'est approché et leur a dit : *Dites, faites gaffe quand vous reprenez des trucs comme Noir Désir, c'est pas gratuit. Même ici, en Gaume, devant cinquante personnes : la reprise, c'est pas gratuit.*

Enfin, ça dépend de quel point de vue on parle. Dans le cas qui nous occupe, l'organisateur était à juste titre concerné car, de fait, si la SABAM avait été dans la salle pour écouter tout ce tintamarre, c'était à lui de déboursier un petit pourcentage sur les entrées qui allait se retrouver dans la poche à Bertrand et cie (mais la SABAM ne se trouvait pas aux Échos du Thon à Ethe le 9 septembre 1997). Quant au groupe, ces braves jeunes

gens qui y sont allés avec l'énergie et le bon cœur de leur fougueuse jeunesse, ils y sont également allés selon leur droit : ils n'avaient aucune autorisation à demander pour ce petit plaisir.

Ainsi en est-il du cas de la reprise dite « à l'identique » dans le cadre d'un concert. Aucune autorisation préalable n'est demandée, moyennant un forfait aux ayants droit de la chanson originale payé par l'organisateur du concert, via la SABAM qui aura mis la main sur la set-list. Vous comprenez maintenant pourquoi 1. les dinosaures comme le Floyd, U2 ou les Stones ne tournent que très rarement (voire plus jamais) et 2. pourquoi il pulule de « cover bands » de ces dinosaures. Non seulement David Gilmour et Bono reçoivent des cachets sans bouger de leur villa de Saint-Tropez, mais en plus les groupes qui *interprètent* leur répertoire ne sont pas contraints de demander une autorisation. C'est du gagnant-gagnant.

### ENREGISTREMENT

Revenons maintenant en Gaume et à cette chaude nuit de septembre 1997. Imaginez que le groupe (qui s'appelait

Doubt, le nom me revient...) ait décidé d'enregistrer et de commercialiser cette version d'*Un Jour en France* dans toute sa fureur et son énergie... Imaginez que Sergio Teyssot-Gay et Bertrand Cantat soient tombés sur cet enregistrement. Deux réactions possibles.

Sergio n'entend rien de choquant, juste un jeune groupe qui rend hommage à ses aînés avec les moyens mis à sa disposition. La suite d'accords est la même, les paroles aussi... Certes, ce n'est pas la meilleure reprise qui soit, mais c'est fait avec cœur et on reconnaît directement la chanson et Sergio en est presque touché. Ici comme plus haut en ce qui concerne le live, il n'est pas nécessaire de demander d'autorisation, juste d'inscrire dans les notes de pochettes que c'est Noir Désir l'auteur de la chanson.

Bertrand, par contre, est loin d'être aussi enthousiaste. Il est presque choqué d'entendre ce que ce jeune groupe a fait de sa chanson. Bien sûr, il reconnaît, mais toute la substance a été enlevée du morceau, et, selon lui, c'est quasi une insulte à la version originale. En tant qu'auteur (et ayant droit), il considère que cette re-

prise porte atteinte à l'intégrité de la chanson. Conséquence, il prend son téléphone et demande compensation.

En clair, dans le cas d'une reprise « à l'identique » enregistrée, la règle est qu'aucune autorisation préalable n'est nécessaire. MAIS ! cela dépend surtout de l'interprétation qu'en font les ayants droit de ladite chanson. Et en pratique, surtout quand il y a des gros sous en jeu, l'interprétation des ayants droit penche souvent du même côté. Car l'auteur a un droit moral sur sa création et qui dit droit moral dit droit d'intégrité. Ainsi, si lui ou les ayants droit considèrent que la reprise dénature l'original, il peut réclamer de devoir donner l'autorisation ou une compensation.

Donc, si vous voulez reprendre Adamo en version thrash metal... en théorie, c'est bon ! Mais ça dépendra aussi beaucoup de l'ouverture d'esprit de ce brave Adamo. Il pourrait considérer qu'il ne s'agit pas là d'une reprise « à l'identique » mais d'une « adaptation ». De manière générale, reprendre une chanson dans un style totalement différent de l'original, que ce soit en thrash metal, en jazz ou dans une version symphonique, on entre dans le domaine de l'« adaptation ». Et à partir de là, la loi n'est plus la même.

### ADAPTATION

Entre la reprise et l'adaptation, juridiquement, c'est différent. On continue avec notre exemple (et puis on arrête, promis...). Doubt, ce groupe qui restera tristement à jamais inconnu, a décidé d'enregistrer *Un Jour en France* dans une version dub, en changeant la suite d'accords, le rythme, le groove et en travaillant les paroles jusqu'à renommer le titre *Un Jour en Gaume*. Là, ça change tout. Il faut l'autorisation de tout le monde. Auteur, compositeur, producteur, ayants droit, ... tout le monde !

Vous avez compris que dans cette catégorie « adaptation » s'inscrivent les samples, les remix, et les mash ups. C'est le grand drame des 2 Many DJ's et de leurs *Radio Soulwax* : l'idée de départ, mélanger les titres existants pour n'en faire qu'un, était certes belle et ingénieuse, ils

ont aussi et surtout dû retrouver tous les ayants droit pour obtenir leur autorisation !

En résumé : un groupe qui veut sampler une ligne de basse ? Autorisation. Remixer un titre pour le rebâtir de fond en comble ? Autorisation. Changer le style de départ et faire une version jazz, symphonique ou une rumba d'un morceau pop ? Autorisation. Modifier les paroles ? Autorisation. Parodier un titre ? Ça, c'est une exception au droit d'auteur. Logiquement, il faudrait une autorisation, mais pour le coup, non.

Notons qu'une autorisation peut être donnée gratuitement ou contre denier. Si préjudice il y a, que des avocats viennent réclamer des dollars parce que vous avez samplé tel ou tel, ils doivent prouver que c'est grâce à ce sample que votre morceau fonctionne. Ce qui complique la tâche des avocats, car pour mesurer la valeur d'un sample en dollars, c'est loin d'être simple. C'est ainsi que les procès sont finalement assez rares.

On termine sur une petite anecdote pour mettre en perspective. Quand Madonna a façonné son titre *Hung Up* autour d'un sample archi connu de ABBA, elle a envoyé un de ses hommes de main avec une lettre et le disque pour implorer Benny Andersson et Bjorn Ulvaeus de lui laisser utiliser ce bout de chanson dont elle avait besoin. Les Suédois ont hésité, car ce n'est pas dans leurs habitudes de se laisser sampler, mais bon, c'est Madonna, c'est une fan, c'est pas n'importe qui, ils ont fini par accepter... pour un montant estimé à plusieurs centaines de milliers de dollars. Que retenir de cette anecdote ? Plus le titre/refrain que vous samplez/adaptez est connu, plus l'autorisation vous coûtera.

Voilà pour l'anecdote. Quant au principe de l'adaptation, il stipule que vous utilisiez des éléments d'une chanson existante pour en faire une nouvelle oeuvre. Et sur cette nouvelle oeuvre, vous aurez, à votre tour, des droits. Et ainsi tourne la roue de la création.

REMERCIEMENTS : Maître Lardinois du bureau d'avocats In Casu.



### EN BREF

**Reprise à l'identique :**  
la mélodie reste la même, les paroles aussi, on reconnaît directement la chanson  
--PAS D'AUTORISATION.

**Adaptation :**  
l'oeuvre de départ est transformée et devient une nouvelle oeuvre  
--AUTORISATION.

# IN SITU...

## Le Belvédère

LONGUE VUE SUR  
PROJECTIONS D'AVENIR



Le cliché d'une Namur endormie à la dent dure. Le règlement communal obligeant les lieux publics du centre ville à fermer à 2h du matin en est peut-être à l'origine. Le Belvédère, lieu perché entre Citadelle et Théâtre de Verdure, investi par quelques passionnés, fait mentir le lieu commun.

VÉRONIQUE LAURENT



Il faut laisser derrière soi les contreforts en terrasse de la citadelle, prendre la route en lacets qui serpente entre les arbres, alors que Namur dévoile peu à peu ses toits et le dôme de sa cathédrale à travers les feuillages. En haut sur le plateau boisé, il faut trouver l'entrée du Belvédère, à gauche du Château de Namur, à droite du magnifique et oublié Théâtre de Verdure.

Un amphithéâtre aux gradins de pierre datant de 1908, signé par l'architecte belge et autodidacte Georges Kobé, qui reprend vie chaque année en été le temps du festival Verdur Rock. Un court sentier mène à la petite pépite à moitié cachée en contrebas, une architecture horizontale typique des années 50, construite à l'époque pour abriter le terminal du téléphérique de Namur et coiffé d'un restaurant. Inauguré en 1957, ce téléphérique aux petites bulles ovales biplaces a fait la joie des Namurois et des photographes de cartes postales pendant 40 ans. Jusqu'à ce qu'une étude d'incidence l'oblige à la fin des années nonante à décrocher ses cabines de résine : un bloc de schiste situé sous le premier pylone risquait de se détacher. En 2002, un incendie criminel enlève définitivement tout espoir de réhabilitation ; le bâtiment du terminal continue à se dégrader pour finir par devenir un chancre totalement insalubre.

Depuis 2003, la plateforme Panama organise des concerts « en nomade » dans divers lieux de la ville. Sous l'impulsion du bourgmestre de l'époque, le Belvédère est prêté et fin novembre 2007 se donne le premier concert du Belvédère. Travaux de remise à neuf de l'ancien restaurant, mise aux normes de sécurité, appel au Réseau de salles Plasma de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour le matériel technique ; le bel au bois dormant peut enfin se réveiller. Et c'est une sorte de retour aux sources pour les administrateurs du lieu : *Je venais ici avec mes parents. On prenait le téléphérique, et en haut, c'était Cécémel et chips au beurre. C'est fou de se retrouver ici aujourd'hui*, raconte Philippe Gayet. *C'est un endroit un peu mythique pour les Namurois*, confirme Christophe Peeters, autre administrateur tout aussi habité par le lieu.

### ENJEUX ET CONTRAINTES VS AVANTAGES

Namur se situe à carrefour d'axes autoroutiers et le Belvédère, implanté au sommet de la citadelle, ne génère aucune nuisance sonore. Le club atypique à la décrépitude vintage est donc idéalement positionné. Mais avec une jauge de 200 personnes et des budgets restreints, *c'est à nous de trouver les meilleurs compromis entre qualité et découverte*, explique Christophe, *d'éveiller le namurois, le rendre curieux, et faire venir un public liégeois, bruxellois, voire flamand*. Le prix d'entrée, en dessous de la moyenne, est un

argument compensatoire quand il faut faire un trajet pour rejoindre une salle de concert. Le groupe électro courtraisien SX, passé par ici il y a peu, a fait sold-out avec un public pour moitié venue de Flandre.

La programmation est centrée pop rock et électro, mais aussi musique urbaine, hip hop, rock dur ou métal. Support pour les futurs acteurs musicaux de la région namuroise et pôle des musiques actuelles, l'ASBL Panama a également pour mission d'accueillir des résidences, répétitions ou mises en condition des artistes pour leurs concerts, des expos photos ou de peintures, des débats, ou encore des ateliers et des workshops. Une fois par mois, le comité de programmation se réunit *Tout le monde amène ses idées, ses coups de coeur, et on étudie les possibilités de coproductions. On décide ensemble suivant des critères de qualité et de cohérence d'une offre électorale, et générique*. Une quarantaine d'événements ont été organisés cette année, impliquant une centaine d'artistes. La nécessité absolue est de créer des synergies. *Namur est trop petite pour avoir des pôles séparés. On ne peut pas se le permettre*. Une quinzaine d'opérateurs culturels ont travaillé en commun pour lancer début novembre la première édition du festival Beautés Soniques programmé dans toute une série de lieux, dont le Belvédère. Un vrai succès qui sera reconduit l'année prochaine.

### SYSTÈME D, CONVIVIALITÉ ET CÔTÉ FESTIF

Le bâtiment est en constante évolution sous l'impulsion de la dynamique équipe, qui vient de terminer la rénovation de loges. Ses atouts sont avant tout sa situation exceptionnelle et son air de moderne nostalgie. *Chaque fois que les groupes arrivent ici, ils sont stupéfaits ; ils adorent la vue, le contexte, la magie du lieu et son côté intime*. Et ils reviennent, apprécient la pause dans leur tournée de clubs-containers noirs et sans âme. Au royaume de la débrouille, les créatifs sont rois, la convivialité fait le reste. Sans oublier le côté festif : chaque concert est suivi d'une after. Et pour rentrer en fin de soirée ? Inscrivez-vous sur le tableau covoiturage à côté du bar. Labellisé Quality Night depuis peu, le Belvédère, prêté jusque fin 2014, continue de regarder au loin.

LE BELVÉDÈRE  
Avenue Marie Artois 1  
5000 Namur  
T : +32(0)81.81.39.00  
www.belvedere-namur.be

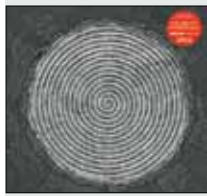


## FWB



**Karim Baggili**  
*Kali City*  
Home Records

Depuis Bruxelles, Karim Baggili escalade son arbre généalogique. À la recherche de ses racines, le musicien imagine un monde oublié, perdu quelque part entre la Jordanie et l'Andalousie. Quatrième album d'une discographie sans faille, *Kali City* prend forme au croisement de deux saynètes. Dans sa première partie, le disque voit Karim Baggili porter sa guitare aux côtés des mélodies traditionnelles du Trio Joubran. Dans un deuxième temps, plus lancinant, l'artiste retrouve les cordes de son oud. Le luth à la main, l'artiste se promène dans des décors lustrés par son groupe, l'Arabic Band. Kawala, darbuka et autres instruments exotiques esquissent alors des arabesques aux charmes intemporels. **N.A.**



**The Progerians / OMSQ**  
*Vertigo*  
Antée Records

Deux formations habitées par le feu sacré se partagent *Vertigo*, un E.P. conquérant et diablement cohérent. Placé en ouverture, The Progerians balance le pavé bruxellois en plein désert californien. En dix minutes chrono, le

trio ravive la flamme du rock stoner en dépêchant une trompette de la mort sous les offensives d'une guitare rebelle et d'oppressantes lignes de basse. La bataille est rythmée par les coups de canon d'une batterie en éruption. Perdue au milieu du brouhaha, la voix se fait entendre. Rageuse, nerveuse, elle découpe le temps imparti en trois parties d'une sainte brutalité (*The earth is flat / M.O.R.E / Vertigo*). En face B, on assiste au décollage de la fusée OMSQ. À bord de la navette bruxelloise, quatre astronautes diplômés en sciences psychédéliques s'apprête à explorer le cosmos et le space rock. En une longue plage instrumentale (*Glass Eye Contact*), le groupe fait le tour de l'univers et définit les contours de sa galaxie : violente et bien planante. **N.A.**



**Billions of Comrades**  
*Brain*  
Black Basset Records

Dès ses premières secondes, l'album de Billions of Comrades abandonne ses guitares dans un coup de poing digne du *Eye of the Tiger* de Survivor. Sur le ring, Rocky décoche une droite dans la mâchoire du post-punk et plante un uppercut dans les abdos de la pop. Avec sa ceinture de champion en titre du Concours Circuit, la formation tubizienne tape dans les cordes pour électriser quelques mélodies synthétiques. L'intervention engendre une collision des sons. Perdus entre les beats et le riff, les morceaux de *Brain* orchestrent un pogo sur le dancefloor.



© Martin Ward

## Chrystel Wautier

*Before a Song*  
EGS PRODUCTIONS

Après deux disques de reprises, Chrystel Wautier créé la surprise avec *Before a Song*, un nouvel album de compositions originales. Laissant momentanément de côté la grande tradition, la chanteuse franchit le pas vers un jazz plus actuel, reflet de ses influences multiples. *Après deux premiers albums en trio, j'avais besoin de faire autre chose, de me mettre en danger et de re-*

Le corps en mouvement, la musique de Billions of Comrades dansent alors aux côtés de The Rapture et Bloc Party : tout un monde (de la nuit) né sous la tignasse de Robert Smith. **N.A.**



**Miss Tetanos und Sri.Fa**  
*Miss Tetanos Und Sri.Fa*  
Rockerill Records/Going Up

Pour son second effort, Miss Tetanos und Sri.Fa s'échappe en triplette en compagnie du batteur Stephen O'Maltine. Sur ce nouvel album, le trio carolo malaxe les matières organiques et synthétiques pour laisser éclater un puissant orage de BPM. Entre tempête électronique et bourrasques rock'n'roll, les sept morceaux du disque tamponnent des lignes mélodiques répétitives et déambulent

venir à mes premiers amours. Biberonnée à la musique par son père pasteur qui l'initie très jeune au gospel, c'est à l'église protestante qu'elle se forme au chant et à l'accompagnement, avant d'étudier le chant auprès d'Anca Parghel au Conservatoire de Bruxelles. *Si pendant dix ans j'ai approfondi la tradition du jazz, je viens plutôt de la soul et du R'nB. Mais finalement, toutes les musiques afro-américaines ont les mêmes racines, et j'ai eu envie de mêler tout ça pour revenir au côté populaire du jazz en faisant un vrai disque de chansons.* Des compositions originales aux ambiances métissées de pop, de soul ou de rythmes brésiliens, dont elle signe la plupart des textes et même certaines musiques. Accompagnée dans cette nouvelle aventure par Cédric Raymond au clavier et à la direction artistique, Lorenzo Di Maio à la guitare, Jacques Pili à la contrebasse et Jérôme Klein à la batterie, Chrystel Wautier s'est fait plaisir. *Ça a été une fabuleuse aventure et près de deux ans de travail. Notre objectif était de faire une musique qui soit à la fois sophistiquée et accessible.* Pari tenu. **B.B.**

Ozark Henry) et Renaud Houben (Balimurphy, Été 67). Aujourd'hui, ils n'attendent plus qu'une chose : s'exposer aux bonnes ondes (radio-phoniques). **N.A.**



**Quark**  
*Trust in time*  
Homerecords

Quark c'est la rencontre du trombone électriquement modifié d'Adrien Laminet et de la batterie synthétique d'Alain Delval. Constituants élémentaires de la matière, les quarks sont les plus petites particules connues à ce jour dans la matière. La matière sonore, c'est précisément ce qu'explorent ces deux musiciens-chercheurs. Dans *Trust in Time*, premier album aux arrangements inventifs et allumés, on retrouve en guests le multi-

instrumentiste Gilles Mortiaux et le quatuor à corde MP4, ainsi que les voix d'Anu Junnonen (*Waltz for Eric*) et de Garrett List (*The Strongest infection*). **B.B.**



**Jacques Stotzem**  
*Catch the spirit II*  
Acoustic Music Records

Personnalité musicale libre, Jacques Stotzem apparaît aujourd'hui comme une référence de la guitare acoustique et du fingerstyle. Quatre ans après le premier volet, il poursuit son hommage aux morceaux rock qui ont bercé sa jeunesse. Des Stones (*Honky Tonk Women*, *Wild Horses*), à Hendrix (*Hey Joe*) en passant par Led Zep (*Going to California*) et même par Nirvana dans une version très inspirée de *Come as you are*. Tout en respectant l'es-

prit des compositions, Stotzem arrive avec ce soin particulier apporté aux arrangements une fois encore à leur donner une dimension nouvelle. **B.B.**



**Driss El Maloumi**  
*Makan*  
Contre-Jour

Après avoir parcouru le monde avec l'*Hespèrien* de Jordi Savall, Paolo Fresu ou 3MA, le trio qu'il forme avec Ballaké Sissoko et Rajery, l'oudiste Driss El Maloumi revient sur ses terres, celle d'Agadir, sa ville natale, carrefour des cultures arabe, amazigh, subsaharienne et occidentale. En toute intimité et dans un dialogue constant avec ses deux percussionnistes, Lahoucine Baquir et Saïd El Maloumi, il élargit encore le champ de l'instrument tout en restant fidèle à la grande tradition, l'emmenant alors vers d'autres horizons... **B.B.**



**Michelangelo Falvetti**  
*Nabucco*  
Cappella Mediterranea,  
Chœur de chambre  
de Namur  
Leonardo García  
Alarcón  
Ambrony

Après le succès d'*Il Diluvio Universale* enregistré en 2010, Leonardo García Alarcón ressuscite *Nabucco*, l'autre chef d'œuvre de Falvetti. Engagé et libertaire, cet oratorio créé à Messine en 1683 conte l'histoire de Nabuchodonosor II, souverain autoritaire hanté par la solitude défié par trois jeunes gouverneurs de Babylone. Dans cette recreation, le chef argentin parvient à mettre en avant la sensualité et l'expressivité toutes méditerranéennes de la musique de Falvetti, compositeur accompli et fin connaisseur de la tradition musicale baroque et vénitienne. **B.B.**



## Fastlane Candies

*Telenovelas*  
JAUNEORANGE/PIAS

Formé en 2010 autour d'une passion pour les mélodies artisanales et les bricolages rigolos de la scène anti-folk, Fastlane Candies fait son entrée dans le petit monde de la pop sous la forme d'un duo. *Au départ, le groupe, c'était juste Laurent Boutefeui et moi*, explique le chanteur Alexis Alvarez. *Nos premières démos s'inspiraient d'artistes comme Belle & Sebastian, Adam Green, Clap Your Hands Say Yeah et autres Moldy Peaches.* En cours de route, les deux garçons font la connaissance de Sandra Campisi. *Elle a apporté un côté plus pétillant à nos chansons. Partant de là, notre musique s'est développée et notre line-up s'est étoffé.* Après un E.P. publié en 2011, le quintet liégeois revient

avec un album baptisé *Telenovelas*. *C'est un clin d'œil aux soap opéras latino-américains*, précise Alexis Sanchez. *C'est un peu comme Les Feux de l'Amour. Les telenovelas, c'est 6.000 épisodes et des histoires de cœur à n'en plus finir. Ce titre, c'est une façon de souligner notre pedigree. Dans le groupe, on est tous des gens de la classe moyenne. On a découvert les musiques alternatives par le biais de la culture populaire. On a dû écouter des choses inavouables pour en arriver là.* Du reste, *Telenovelas* n'a pas volé son titre. L'album est en effet traversé d'amourettes (*Second-Hand Boyfriend*), de jolies nanas (*Girls, La Chica*) et de plans drague (*Charm*) qui imposent des refrains malins et une irrépressible envie de taper dans les mains. En dix morceaux, emballés sous les doigts du MLCX Xavier Guinotte, Fastlane Candies touche aux préceptes de l'adolescence éternelle et s'offre un premier flirt mémorable. **N.A.**

## Resistance

*The Seeds Within*  
AUTOPRODUCTION

Dans la cité du Doudou, le dragon crache des flammes et Resistance pète le feu. Du death au black metal, voilà aujourd'hui une décennie que la formation montoise se mesure au gratin de la scène européenne. En quatre albums, dont deux (*Two Sides of a Modern World* et *Lords of Torments*) produits par l'ex-Channel Zero Xavier Carion, le groupe s'est taillé une solide réputation. Après quelques changements de line-up, le quintet s'est finalement stabilisé, en 2011, avec les arrivées du batteur Jonas Sanders (Pro-Pain) et du guitariste Shaun Van Calster (Length of Time). À l'heure du cinquième album, Resistance bombe le torse et claque dix morceaux d'une puissance tellurique. Enregistré par Gerald Jans au Noise Factory Studio (The K., Channel Zero, Suicide of Demons), le







© Jans Hollenmaier

VUE DE FLANDRE

# B'Rock

## L'EXPRESSIVITÉ AU CŒUR

En quelques années, B'Rock est devenu une valeur sûre de la musique ancienne sur la scène européenne. En associant la pratique d'interprétation historique à une approche contemporaine, l'ensemble gantois démontre que la musique ancienne et la fougue de la jeunesse peuvent faire très bon ménage. Après le succès d'*Orlando* sur la scène de La Monnaie, B'Rock fourmille de projets, avec toujours au cœur de sa démarche le même engagement et une recherche constante de l'expressivité.

BENJAMIN BROOKE

### Comment est né l'ensemble B'Rock ?

**Tomas Bisschop :** L'initiative vient du claviériste et chef d'orchestre Frank Agsteribbe et du contrebassiste Tom Devaere. De retour d'un concert qui les avait quelque peu laissés sur leur faim, ils se sont dits : *Pourquoi ne pas lancer notre propre orchestre ?* Avec Hendrik Storme, nous les avons rapidement rejoints en tant que managers culturels. Il y avait dès le départ, un désir commun d'innovation et de rajeunissement de la musique ancienne. Très vite, les idées sont venues, les projets ont suivi !

### L'ensemble est implanté à Gand, quelles relations entretenez-vous avec la ville ?

Une relation très forte. Tout est parti d'ici car nous habitons tous les quatre à Gand. Il y a une longue tradition de la musique ancienne à Gand, grâce au Collegium Vocale notamment, avec tout un public curieux et ouvert. Et c'est au *Bijloke*, dans le cadre du Festival de Flandre, que nous avons fait notre premier concert. Ce soutien nous est précieux. Et aujourd'hui, nous avons la chance de travailler dans

« Nous voulions fonder un orchestre qui soit d'abord dirigé par ses musiciens. »

un lieu multidisciplinaire avec les Ballets C de la B et la maison de production d'opéras contemporains et de théâtre musical LOD.

### Dès l'origine, vous avez choisi de ne pas avoir de chef permanent...

Oui, c'est un choix fort. Contrairement à beaucoup d'autres orchestres qui se sont construits autour d'une personnalité comme Paul Dombrecht, Philippe Herreweghe, Jos Van Immerseel ou Sigiswald Kuijken, chez nous c'est le collectif qui prime. Nous voulions fonder un orchestre qui soit d'abord dirigé par ses musiciens. C'est pourquoi, nous avons mis en place deux structures : une direction artistique composée des fondateurs et un conseil général qui permet aux musiciens de faire entendre leur voix, leur idées, leurs avis.

### Très vite, vous avez entretenu de nombreux liens avec l'international...

L'orchestre est composé d'un groupe fixe de vingt musiciens venus de différents pays avec lesquels nous aimons entretenir des relations privilégiées. Nous essayons ensuite d'inviter des chefs d'horizons différents et qui peuvent apporter des choses à l'orchestre. C'est le cas de René Jacobs bien entendu, avec lequel nous avons plusieurs projets, mais c'est aussi le cas cette saison d'Eduardo López Banzo, de Bejun Mehta, de Leonardo García Alarcón ou de Jérémie Rhorer.

### L'ensemble se produit également avec de jeunes solistes internationaux...

En tant que jeune orchestre, plus que des concerts ponctuels, c'est le travail sur le

long terme qui nous intéresse. C'est le cas avec le pianiste Alexander Melnikov avec lequel nous avons collaboré en mars dernier et avec lequel nous allons à nouveau collaborer en 2015, c'est aussi le cas du violoncelliste Christian Poltéra ou de la jeune soprano Sabine Devieille, avec laquelle nous collaborerons prochainement dans un projet Rameau. Nous partageons avec eux la même envie d'explorer le répertoire baroque et d'aller le plus loin possible dans le travail d'interprétation.

### Parlez-nous de cette esthétique propre à B'Rock...

Au sein de B'Rock, il y a des musiciens qui ont été formés à La Haye, Bâle ou Londres. Tous ont pour dénominateur commun, l'envie de rechercher une énergie et une expressivité nouvelle. C'est ce mélange qui est intéressant. Tout en ayant du respect pour la partition et pour les instruments d'époque, nous aimons nous questionner sur ce qui intéresse le public d'aujourd'hui, sans pour autant tomber dans des choses trop populaires. C'est un équilibre difficile à trouver mais c'est ce qui est passionnant.

### L'ensemble se distingue aussi par son approche contemporaine...

Nous avons toujours essayé de trouver des liens entre la musique baroque et la culture contemporaine, comme la musique, la danse ou le théâtre contemporains. C'était le cas cette saison avec *Songs of Wars I have seen*, de Heiner Goebbels sur les mots de Gertrude Stein, que nous avons joué en live avec des projections vidéo, et de *8 Seasons*, qui réunissait les *Quatre Saisons* de Vivaldi et

les *Quatre Saisons* de John Cage, deux œuvres qui ont plus de liens que l'on pourrait croire...

### Une étape importante dans l'histoire de l'orchestre a été la production d'*Orlando de Haendel* sous la direction de René Jacobs...

C'est vrai que cela a changé beaucoup de choses pour nous. D'abord la collaboration avec René Jacobs a très bien fonctionné car il a énormément d'expérience mais est toujours ouvert à l'expérimentation. Et je crois qu'il a été impressionné par la volonté de travailler et d'essayer des choses de l'ensemble. Là aussi, alors que les sources historiques évoquaient un ensemble de 18 musiciens, étant donné que l'acoustique de La Monnaie n'est pas facile pour les instruments d'époque, nous avons décidé de doubler l'effectif pour une meilleure expérience sonore du public. Nous l'avons d'ailleurs enregistré l'été passé, le disque sortira en mars chez Deutsche Grammophon.

### C'est lors de cette expérience à La Monnaie que vous avez rencontré le contre-ténor Bejun Mehta ?

Pendant la production, c'était très intéressant de le voir travailler avec René Jacobs. Il semblait avoir ses propres idées sur la partition. Nous avons donc décidé de travailler ensemble sur un projet Mozart/Haydn. C'était la première fois qu'il dirigeait, donc il a décidé de ne pas commencer par des œuvres lyriques. Et comme il est aussi violoncelliste il sait très bien comment diriger les cordes. Nous le retrouverons comme chanteur au mois de juin pour *Orphée et Eurydice* de Gluck dans le cadre des Wienerfestwochen, sous la direction de Jérémie Rhorer et dans une mise en scène de Romeo Castelluci, un casting de rêve !

www.b-rock.org

# L'INTERVIEW INDISCRÈTE Chez Saul



Après la sortie de son troisième opus *Géant*, Baptiste Lalieu, alias Saule, semble plus libre que jamais. En tournée sur les routes du pays, on s'est arrêté quelques instants chez lui. On en a profité pour farfouiller dans sa maison en toute indiscrétion. L'intéressé nous éclaire sur nos plus belles trouvailles.

**BENJAMIN BROOKE**



**UN CARNET À IDÉES**

Peu de gens le savent mais Saule est en réalité né d'un cadeau qu'on m'a fait. Pour Noël, ma belle-sœur m'avait offert un carnet sur lequel elle avait écrit : *Pour toi mon beau, avec interdiction de décrire autrement qu'en français!* Mes premières chansons comme *Saule*, *Madame pipi* ou *Le temps passe* sont nées dans ce carnet. Car jusque là avec les groupes dans lesquels je jouais, je ne m'exprimais qu'en anglais. On faisait une sorte de punk rock, même si à la fin on s'était quelque peu adoucis sous l'influence de Jeff Buckley et de Radiohead. J'ai d'ailleurs lu récemment dans une interview de Thom Yorke, mon idole absolue, qu'il ne se séparait jamais de son carnet dans lequel il écrivait des textes y compris la nuit. Depuis, je me trimbale jamais sans ce petit carnet dans lequel j'écris et je dessine.



**UNE FLEUR EN TISSU**

C'est une fleur en feutre qui a une forte valeur symbolique pour moi. Sur la deuxième tournée, alors que nous étions en résidence à la Maison des Musiques, je trouve un matin un bouquet de tournesols avec un petit mot que je n'ai jamais oublié. Celui d'une jeune femme atteinte d'un cancer me disant qu'elle était fan de ce que je faisais et que, tous les matins, ma chanson *S'il ne me restait qu'un seul jour*, lui donnait l'énergie de continuer. On s'est échangé quelques lettres, sans jamais se rencontrer. Jusqu'au jour où on s'est croisés dans un resto. Elle portait cette fleur en broche, qu'elle a tenu à m'offrir. Quelques mois après, j'ai reçu un message me disant qu'elle était décédée. Ça a été une énorme claque. J'ai accroché la fleur dans mon local de répétition, elle m'accompagne tous les jours. Elle m'a permis de comprendre que les chansons que l'on écrit ne nous appartienent plus à partir du moment où elles sont sur un disque. Depuis, faire du bien aux gens à travers mes chansons reste l'une des clés de voûte de Saule. Dans le dernier album, c'est le cas de la chanson *Le bon gros géant* dans lequel j'aborde la diffidence. Une manière de dire qu'il faut cultiver nos particularités, que même moi, j'ai appris à vivre avec ma vieille carcasse de 2 mètres et à en être fier !



**UN ADAPTEUR**

Cet adaptateur mini-jack, c'est une bricole qui ne ressemble à rien, mais dont je ne me sépare jamais. Toute ma voix passe donc par ce petit objet improbable. Je peux y brancher mon micro Zoom avec lequel je fais toutes mes démos. J'enregistre tout avec : la batterie, les guitares, les voix, tout ! Ce qui a toujours fasciné mon ami Mathieu Boogaerts... Car des mélodies peuvent me venir n'importe où et n'importe quand. Il n'y a aucune règle. Même si parfois il faut un peu forcer l'inspiration, comme un muscle que l'on doit chauffer avant l'effort... Et puis j'aime bien l'allégorie de l'adaptateur, car dans ce métier, il faut avoir une sacrée faculté d'adaptation ! Ces dernières années ont vu la crise du disque, l'arrivée du téléchargement, le développement du home studio, des bouleversements tous azimuts au sein des labels... Si on n'est pas capable de s'adapter, on se retrouve vite sur le bord de la route.

## C'était le... LE 5 DÉCEMBRE 1997

Musique et danse : premier festival international de créations urbaines

### « Plus qu'une musique,

### le hip hop est un état d'esprit »

Pour une première édition, ce festival international de créations urbaines qui proposait tous les ingrédients de la culture hip hop (musique, danse et peinture) peut être considéré comme un succès populaire. Traduirez : le public a répondu présent à une manifestation d'envergure qui touche une foule considérable de jeunes gens et de jeunes filles en Belgique et ailleurs. Comme le rappelait Joey Starr, du groupe de rap français NTM, *le hip hop est un ensemble, ce n'est pas qu'une musique, c'est un état d'esprit. Cool, actif et positif. Autrement dit, n'attendons rien de personne et concrétisons nos rêves.*

La démarche est louable et, un peu comme avec le mouvement techno, le hip hop génère une foule de collectifs adeptes de la tchatche et des platines devenus incontournables dans notre bain.

Il y avait un monde fou dès 18 heures à l'entrée des Halles de Schaerbeek dont on ne se lasera jamais assez de répéter combien ce lieu est un vrai bonheur. Les organisateurs qui ont eu toutes les misères à respecter l'horaire de la soirée — NTM est monté sur scène à 1 h 15 du matin soit avec plus de 100 minutes de retard — avaient souhaité mélanger groupes de danse et de hip hop sur le même podium.

Sans rien enlever au mérite des compagnies de danse présentes vendredi soir, il faut bien avouer que ce à quoi nous avons assisté était finalement assez convenu et scolaire. Manquait juste la petite étincelle, la figure qui tue, le « truc » qui virvoie et qui nous en met plein les mirettes. Mais l'important pour ces danseurs et danseu-

ses résidait probablement aussi à être fier d'appartenir à un mouvement en expansion tout en revendiquant un modeste titre d'ambassadeur. Respect.

Musicalement, ce n'est un secret pour personne, le hip hop a toujours montré ses limites sur scène. Et le public lui aussi manifestait quelques signes de fatigue tant les éclats artistiques ont été rares. Idem qu'en danse, la joie et le plaisir incommensurables d'être sur scène n'ont pas de prix. Les Italiens de OTR, pour Original Transmission of the Rythm, s'activent à consolider les fondations du hip hop chez eux avec à leur tête La Pina, une animatrice de la Rai qu'on imagine aussi à l'aise derrière son micro en studio que sur scène. Pour prouver si besoin en était la grande solidarité dans la famille du hip hop, OTR a également invité CNN à les rejoindre sur scène. Tout comme les chauds Liégeois de Starflam invitent eux aussi un posse. C'est ça aussi le hip hop, une jam en permanence, un collectif à géométrie variable comme en a fait la démonstration De Puta Madre.

Ces derniers ont offert la tribune dans leur set à plusieurs groupes présents sur la remarquable compilation de rap francophone « Calmage » sortie pour l'occasion dont Lickweed, un des meilleurs groupes de la compif. Le final est revenu au DJ des Puta Madre qui a été soufflant derrière ses platines. Après un intermède dispensable entre la clique de Schaerbeek et NTM, Joey Starr et Kool Shen ont déboulé sur scène dans une ambiance qui nous rappelait les concerts de la Mano Negra.

Exutoire et fiesta : même combat. Fort de leur slogan « Qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu », les Nique Ta Mère, toujours en attente de jugement, ont embrassé la salle pacifiquement avec l'envie de donner le meilleur

d'eux-mêmes. Ce soir, l'ambiance bien eux les plus forts, ce indescriptible qui les a accompagnés parle d'ailleurs. Leur nouvel album est attendu pour janvier 1998...

PHILIPPE MULLIER

## Le rap « Plan langues belgo-belge » de Defi J et Def Rock Posse

Il n'y a qu'en Belgique qu'on peut voir un truc pareil : un Bruxellois d'origine algérienne qui rape en français avec un Anversois qui lui répond dans la langue de Vondel avant de s'adresser au public dans celle de Shakespeare. Qui s'étonnera que Defi J et Schaerbeek et Def Rock Posse-le-Flamand font partie de la Zulu Nation, cette mouvance internationale qui prône une certaine idée du hip-hop, positive et multiculturelle ?

Le hip-hop n'a pas de frontières, ni linguistiques, ni culturelles, expliquait Defi J après avoir fait chavirer les Halles avec son rap chaleureux et pas agressif pour un sou. Tout le monde en Belgique accepte facilement la langue anglaise. Il serait dès lors stupide de nier celle qui est juste à côté de nous.

Ce morceau à forte coloration belgo-belge — « Old Skool » — fut assurément l'un des moments forts de cette seconde soirée, samedi, aux Halles. On attendait a priori plus de la performance (en tant que DJ, seulement) du père fondateur de la Zulu Nation, Afrika Bambaataa, qui avait tenu à honorer de sa présence le 10<sup>e</sup> anniversaire de la section belge

(« chapter », pour les initiés). Mais, les inévitables retards aidant, le New-Yorkais n'a pointé son impressionnante bedaine qu'à... 3 h du matin, alors que deux spectateurs, harassés par ces deux jours de kermesse hip-hop, avaient, pour une bonne moitié, rejoint leur édredon. Il faut dire qu'ils avaient jusque là été très sollicités, d'abord par les excellents Français de 2 Bal 2 Neg et leur jeu de scène théâtral, ensuite par l'Américain Jeru the Damaja (ex-Gangstarr) et son rap classique, mais pas moins efficace. Plus que tout autre, ce furent les dan-

seurs qui firent exploser l'applaudissement. Dans la salle, les quidams autour desquels se formaient et se déformaient des cercles d'yeux ébahis et, sur scène, des shows plus aboutis. Celui du « Namur break sensation » (l'annonce moins lente que la légende voudrait laisser croire), mais surtout la performance de celui qui est considéré comme le champion du monde toutes catégories de la discipline, l'Allemand « Star » qui maîtrise impressionnante et avec un humour, un vrai régal. Faites du hip-hop !

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse : info@copiepresse.be

# Propulse

du **3** au **7**  
**FÉVRIER**

2014

**LE RENDEZ-VOUS DES ARTS DE LA SCÈNE**

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Festival à destination des professionnels de la culture

soirées au Botanique accessibles au public

3 lieux

Flagey

Les Halles

Le Botanique



Les Menus-Plaisirs du Roy | quatuor Clarias | quatuor Ardente | isocèle | Namur Chamber Orchestra | Ensemble Sturm und Klang |  
Cosmopolitan Duo | Mathis Haug (France) | Alex Beaurain Quintet | Muziek de Singe | Chrystel Wautier | Green Moon |  
Karim Gharbi & Consort | Jean Paul Estiévenart Trio | Raul Corredor Flamenco Quintet | Milla Brune | Apaches | The Feather | Thibet |  
Electric Château | It It Anita | Anne Niepold | Greg Houben / Fabian Fiorini 4tet | Ivan Tirtiaux | Sarah Letor | Stéphanie Blanchoud |  
A Notre Tour (Lomépál & Caballero, La Smala, Exodarap & JCR) | Clare Louise | Ablaye Cissoko et Volker Goetze (Sénégal, Allemagne) |  
Moaning Cities | Castus | Le Colisée | Frank Shinobi | Quark | Bishop Dust | Comboio | Laila Biali (Canada) | Jawhar | Ananke Quintet |  
Cléo | Little Collin | Antoine / Chance | LG Jazz Collective | Les Petits Chanteurs à la Gueule de Bois (Suisse) | A Supernaut |  
Jane Doe and the Black Bourgeoises | Crystal and Runnin' Wild | The Fabulous Progerians | Sons of Disaster